ISULE ET OROVÈSE,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES;

PAR LOUIS LEMERCIER.

> Les auteurs mal jugés, que les sifflets font taire,
> Doivent au nez des sots rendre leurs camoufflets:
> Moi, ne puis-je, *au public* dénonçant mon parterre,
> Juger son jugement, et siffler ses sifflets?

IMPRIMERIE DE BRASSEUR AINÉ.

A PARIS,

Chez BARBA, libraire, palais du Tribunat, galerie derrière le Théâtre-Français, n°. 51.

AN XI. — 1803.

Cette tragédie est encore toute neuve pour le lecteur ; car , le jour qu'on essaya vainement de la représenter , j'en ôtai le manuscrit au souffleur dès le commencement du troisième acte.

Des notes indiqueront les vers hués avec ou sans raison.

On reconnaîtra mon respect pour le public , et ma docilité à ses justes critiques que j'ai recueillies avec soin , et auxquelles je me soumettrai toujours.

Le public écoute et corrige : le vulgaire crie , outrage , sans rien entendre.

Les acteurs ont très-bien joué dans le peu qu'on a vu de ma pièce.

A Mme BONAPARTE.

MADAME,

J'ÉTAIS loin de prévoir qu'après le malheur de ma fille vous daigneriez me rappeler le desir que je témoignai de vous la présenter lorsque je la flattais d'un avenir heureux. Ce souvenir, si obligeant de votre part, me touche plus qu'il ne m'étonne : je connais, depuis plusieurs années, votre penchant à secourir l'infortune, à la protéger et à sourire aux affligés : il se manifeste encore à moi dans la bienveillance dont vous honorez mon Isule, et me fait une loi, pour vous rendre son hommage agréable, de la justifier des fautes qu'on lui impute. Dois-je offrir à vos yeux, sans la défendre, cette Isule si maltraitée, et dont on a blâmé, sans examen, la mauvaise conduite et le vicieux langage ? Le jugement de votre esprit, ami des beaux arts, sera pour elle une condamnation plus dangereuse que les arrêts dont elle appelle devant vous. Le bon goût qui dicte vos paroles et dirige vos gracieuses démarches démêlera bientôt si j'ai négligé le soin de la faire parler avec choix, décence et clarté.

Je ne consentirais pas qu'elle allât vous faire sa cour dans l'état misérable où des méchans l'ont réduite, et devancée des bruits qui la rendent si confuse : en bon père, j'essaie de lui inspirer une

modeste assurance, et de la parer élégamment pour paraître à une fête. Ma simplicité, mon aversion de toute intrigue ne l'ont que trop exposée à se produire au grand jour, sans apprêt et sans défenseur. Permettez que je vous instruise des détails de sa disgrace. Le récit de ses aventures se divise en deux parties; celle de son introduction dans le monde, et celle de ses amours qu'on a faussement accusés d'être romanesques, et qui sont pleins de fatalité tragique : c'est ce que j'espère ici prouver à ses ennemis.

On avait juré la perte d'Isule avant qu'elle parût : ma sensibilité paternelle s'alarmait chaque jour des avis que j'en recevais; et cependant mon aveugle confiance, se fondant sur l'impartialité du public, la poussa courageusement à mépriser quelques menaces particulières. Mon espoir de ses succès futurs passa dans l'ame de mes amis. L'opinion se partagea dès lors : ici, les articles diffamatoires qu'on imprimait contre elle, sans la connaître, me décélaient le complot formé pour son déshonneur; là, on pensait que, vivant solitaire en élève studieux des poëtes anciens, à l'écart des lycées, loin des brigues littéraires, et négligeant trop les salons et les soupers, pour m'enfler du petit succès des grandes lectures, j'aurais sans doute rempli ma fille de sentimens épurés et sévères. Enfin, on afficha qu'elle prétendait se montrer à tout Paris : la foule curieuse, oisive et maligne accourut. Quelle transe ! voilà ma pauvre Isule en proie aux regards de la multitude.

Je reconnus dans la réunion éclatante de ceux qui se disposaient à la juger un nombre infini de personnes que distinguaient les lumières de leur esprit et leurs grâces : je crus me retrouver en ces assemblées où régnaient jadis le savoir, le bon ton et la politesse nationale. Cet aspect me rassura ; j'espérai que mon Isule obtiendrait l'attention, les égards et la justice qu'elle était en droit d'attendre. Ah ! madame, que je m'abusais ! un troupeau d'hommes bruyans, d'enfans grossiers, d'échappés des séminaires qui crurent Isule irreligieuse, de clabaudeurs payés, s'était jeté parmi le brillant concours, en mugissant, en sifflant, en bêlant, en miaulant, en contrefaisant les bêtes, à s'y tromper.

Isule, déconcertée de ce tumulte, tenta vainement de se soustraire aux injurieuses clameurs : on ne lui prêtait silence par intervalles que pour la railler et la confondre. En vain le public, irrité d'un tel désordre, tâcha de le réprimer, le délire de l'insolence brava son indignation, et le força d'être spectateur muet d'une scène scandaleuse, qu'il me tardait de terminer. Je courus donc arracher ma fille du milieu de la cohue ; et, tandis qu'on rugissait, je la ravis à l'homme aux mains de qui je l'avais confiée, et qui lui soufflait ce qu'elle avait à dire.

Tel est, madame, le spectacle qu'on n'a pas eu honte d'étaler devant les étrangers qui remplissaient la salle où s'est passé l'évènement. Vous le déclarerai-je ? ce peu de respect que des Français témoignaient pour eux-mêmes me faisait plus rougir

que les affronts dont on s'efforçait d'accabler Isule : c'est à cet opprobre que je me suis hâté de mettre fin, en rappelant à moi ma fille malheureuse. Quels charmes, quelle dignité l'eussent préservée des attaques d'un tas d'extravagans ? Il est heureux pour moi que la réputation de la captive d'Agamemnon, de Cassandre, sa sœur, n'ait pas eu à redouter leur emportement brutal : elle eût été, ce jour-là, plus audacieusement insultée par eux que par le téméraire Ajax.

Peut-être imaginez-vous, madame, que la voix de la raison a vengé le lendemain Isule des offenses qu'elle avait souffertes du vulgaire en démence, aux yeux du public sage ? Non, la générosité de votre ame serait moins remarquable si elle était commune à tous : le malheur a cela d'odieux qu'on le délaisse, qu'on le calomnie, qu'on le persiffle impunément. Des libellistes à la journée publièrent la chûte de ma fille, en dénaturèrent les circonstances, et tinrent, pour l'avilir, mille propos absurdes : ils attestèrent qu'elle s'était attirée, par ses discours et ses faiblesses, les censures de tous les bons esprits ; ils interprétèrent ses sentimens qu'ils ignoraient encore, lui reprochèrent ses premiers pas qu'ils avaient fait chanceler, et lui supposèrent des torts impardonnables. Elle n'avait paru qu'un instant, et déjà partout ils la déchiraient. Qui n'a pas éprouvé la même injustice !

Ce fut alors que votre bonté tendit à Isule une main secourable, et que vous m'encourageâtes à

imprimer sa justification. J'ose donc l'entreprendre : il sera facile de vous convaincre que le développement de sa destinée forme le tissu d'une véritable tragédie : je vais le démontrer. Si, dans le cours de cette lettre, je compare Isule et son amant à des personnages depuis long-tems illustres sur la scène, ne m'imputez pas, je vous prie, l'orgueil de prétendre qu'ils rivalisent avec eux de grandeur et de beauté ; mais excusez-moi de chercher les rapports de leur caractère avec celui de mes enfans, qui ne sont pas indignes du cothurne.

Ma fille ne porte pas un nom dont la mythologie ou l'histoire consacre l'antiquité ; mais serait-elle la première qui tînt sa renommée d'elle-même, et qui ne la dût pas au hasard d'une noble origine? ne ressemblerait-elle pas en cela à la belle Alzire, à l'intéressante Zaïre, à Idamée, à beaucoup d'autres héroïnes ? Il en est ainsi de son amant Orovèse, grand prêtre, pareil à Corésus, épris de la jeune Callirrohé : les héros ont le plus beau titre devant la postérité, leur génie. Le nom inconnu d'Isule n'aurait pas dû soulever les préventions contre elle.

Examinons son caractère et ses mœurs : elle est née timide, pieuse et tendre ; son cœur est séduit par l'auguste éloquence d'un druide : elle méconnaît en elle l'amour qui l'entraîne, et dont elle aurait horreur si elle pouvait se l'avouer. Qu'y a-t-il là de repoussant ? Voit-on en elle une hypocrite voluptueuse qui veuille tromper et jouir ?

l'accusera-t-on de voiler ses penchans sous un artifice embarrassé ? Son ame pure, que le public n'a fait qu'entrevoir, lui présentait l'image de la passion dont elle n'avait point parlé, et qui s'y peignait déjà ; la délicatesse de ces nuances colorait un tableau, peut-être fidèle, de ces feux cachés dans le sein d'une fille chaste et douce, qui en est dévoré lentement, et à son insu. Ces ardeurs sont-elles si loin de la nature ? Plus d'une femme sensible ne se fût-elle pas intéressée à en suivre les progrès ? Son inclination pour le prêtre Orovèse, et la flamme criminelle de cet amant ont-elles rien de risible ? Oubliait-on les larmes qu'ont fait couler les malheurs de la religieuse Héloïse, et son égarement et ses expiations, que la lyre de Pope n'a pas dédaigné de chanter ? Son amour figurerait noblement sur nos théâtres si les regrets d'Abeilard n'en dérangeaient le pathétique.

L'amant sacré d'Isule portait empreintes sur le visage les longues *maladies* de la tristesse, et peut-être on eût excusé ma fille de l'aimer si l'on eût écouté ce malheureux, non moins tourmenté que les Orestes, les Œdipes, les Phèdres, les Arianes et les Médées. On eût plaint, dis-je, *ce malade :* tout personnage profondément tragique doit l'être. Les Athéniens pleuraient sur le parricide frère d'Electre, couché dans la poussière, entre les bras de sa sœur qui essuyait ses yeux et l'écume de sa bouche. Nos pédans et nos beaux esprits se révolteraient à cette peinture naïve des accablemens de la

douleur : ils citent sans cesse les chefs-d'œuvres de Sophocle et d'Euripide, dont ils n'ont lu que les titres et quelques extraits ; ils n'ont considéré ni l'amas d'horreurs, de forfaits involontaires qui pèse sur la tête d'Œdipe, ni les noires vapeurs assiégeant le lit incestueux de Phèdre, qui, (si l'on s'en fie aux critiques du tems) lorsqu'elle reparut avec une majestueuse langueur sur notre scène, *disait des vers où personne n'entendait rien*. Leur ennui fermerait la bouche à cette implacable Médée égorgeant ses propres fils, et occupant de sa jalousie toute une représentation dramatique. Ils aboieraient devant cette Hécube qui ne peut se rassasier de ses pleurs et de ses sanglots : sa fille, ardente pythonisse, leur eût semblé une ridicule bohémienne. Et voilà les gens qui prononcent les arrêts du goût, et dispensent les réputations ! Ne les ai-je pas entendu condamner en Orovèse la barbarie des superstitions gauloises ? Eh ! en quoi diffèrent-elles de celles des prêtresses de la Tauride ? La jeune Iphigénie, dévouée à la mort par son père, échappée au couteau de Calchas, ne va-t-elle pas assassiner son frère sur des autels inondés de sang humain ? Rien n'ouvrira-t-il donc les yeux à l'ignorance, ou rien ne la forcera-t-il prudemment à se taire ? Faut-il toujours qu'elle traite les choses les plus ordinaires d'innovations dangereuses, et qu'elle attribue aux bizarreries d'un esprit inventeur ce qui n'est qu'une fidelle imitation des mœurs antiques ? Je ne doute pas, madame, que, si l'erreur se fonde en principe, et se mêle de dogmatiser, tout

ce que l'esprit français emprunta de l'esprit attique ne tombe en discrédit, et ne se perde avec l'honneur des arts. Il faudra que la vanité mendie les succès, en abandonnant les règles du simple, du vrai et du beau, et la trace des modèles s'effacera pour jamais. Nul danger ne menace plus notre bon sens que l'impatience irréfléchie qui précipite nos opinions sans maturité.

Les murmures élevés contre le caractère d'Orovèse n'ont pas attendu qu'il se révélât. La lenteur de sa marche, ses interrogations, ses plaintes entrecoupées avaient semé les germes d'une curiosité qu'on a trop tôt frustrée de son attente, et l'on s'est vanté de deviner entièrement les mystères de son ame. On eût vu que la blessure profonde des traits de l'amour ne le faisait pas moins douloureusement languir et s'irriter que ce Philoctète souffrant, dont le pied est envenimé par la blessure des flèches d'Hercule : on eût vu que son cœur nourrissait dans la retraite des maux incurables, et son respect pour des dieux qui épouvantaient sa conscience l'eût montré suspendu entre le ciel et l'enfer, insensé, furieux, et digne objet de terreur et de pitié : on eût vu ce personnage extatique, relégué loin des humains par la pénitence, luttant contre lui-même, plus austère que les saints habitans de la Thébaïde, brûler près d'un autel d'un feu sacrilège. Un rhéteur, qui ne craindrait pas d'effaroucher les oreilles d'une femme, vous dirait qu'il réunit peut-être toutes les qualités dont Aristote embellit le héros

tragique. Orovèse est criminel, et son cœur déteste le crime : il est coupable comme Œdipe et Phèdre, sans être vicieux : sa passion le pousse aux forfaits, sa vertu le livre aux remords. Qu'on ne trouve donc pas étrange qu'il puisse attendrir et plaire, ni qu'Isule penche plutôt vers lui que vers ce Clodoër, dont l'ardeur, plus généreuse, est moins vive et moins jalouse. L'amour de ce rival d'Orovèse s'allie à l'honneur, au desir de la gloire; il est tel que la jeunesse le conçoit et l'éprouve : ses feux, loin de consumer et de sécher son cœur, l'animent d'une force courageuse : ils éclatent dans ses paroles, dans ses actions; mais les feux d'Orovèse le dévoraient en silence, et leur violence le tue. On s'est demandé pourquoi ce prince, proscrit par un oracle, rentrait dans sa patrie, après trois ans d'exil et de misère, sans être rappelé. Madame, ceux qui, de nos jours, se font une pareille question n'ont pas fixé, comme vous, le sort de quelques fugitifs qui vous doivent leur repos. Clodoër n'est point, hélas ! le seul banni que le desir de revoir sa famille et ses foyers aveugle sur les dangers d'un retour si peu préparé, et qui se sente invinciblement attiré vers les lieux de sa naissance. Moins son arrivée a de motifs accidentels, et plus l'amour de son pays se montre impérieux en lui, plus l'expression en est touchante, et signale son héroïsme. Vous apprendrez, madame, les fatalités de son entrevue avec Orovèse. Le public, à qui j'ai dérobé ces différentes scènes, en retirant Isule de ses regards, ne fut pas témoin des

fureurs de son amant à l'aspect de Clodoër vainqueur : il ignore qu'Orovèse, en proie à la jalousie qui le trompait, plus agité que sur le trépied de son dieu, prononça l'arrêt fatal à la vie de sa maîtresse : il ignore à quels tourmens le livra son désespoir, lorsqu'Isule lui déclara qu'elle l'aimait, et que, ne pouvant plus l'arracher à la mort, il périt avec elle, en se dévouant aux flammes d'un bûcher. Quand vous aurez lu les particularités de leurs entretiens, et de cette catastrophe, vous conviendrez peut-être avec moi qu'ils rappellent le sort des héros représentés sur les théâtres de la Grèce. J'ajouterais même que la rencontre des deux rivaux, la condamnation d'Isule, son trépas et celui de son amant, composent l'intérêt, le nœud, le dénouement d'un même fait, qui s'accomplit en un même jour et dans un même lieu : ce qui s'accorde aux trois unités, loi première de l'antique Melpomène. Je me crois donc en droit d'affirmer que le destin de ma fille est comparable aux infortunes que consacre la tragédie.

Il me reste à relever les reproches qu'on lui adresse pour les prétendus outrages qu'elle et ses amans ont faits à la langue : je n'imiterai point ces puristes qui ne cessent de s'autoriser des noms de Virgile, d'Horace, de Racine et de Boileau : peu savent lire leurs ouvrages, que tout le monde lit ; chacun se flatte de suivre leurs préceptes en s'en écartant : il est donc superflu de vous dire que, pour corriger ma fille, je les ai feuilletés, commentés et médités. L'ame les

sent mieux encore que l'esprit : un héros comprend mieux Achille et Mithridate ; un ambitieux mieux Agamemnon et Agrippine ; un courtisan mieux Narcisse ; un amant mieux Oreste ; une femme mieux Hermione, Bérénice et Phèdre ; un prêtre mieux Joad et Mathan, que ne pourraient le faire tous les grammairiens réunis : ceci constate une vérité claire sur le style ; c'est qu'il n'est que le vêtement juste, coloré, souple et transparent de nos pensées qui lui donnent le mouvement. Les chagrins de Racine et le courroux de Boileau nous apprennent que leurs plus beaux vers furent ceux mêmes qu'on taxa d'incorrection : s'ils n'eussent pas soutenu les hardiesses originales de leur plume contre les critiques de leurs contemporains, leur siècle ne nous eût laissé que des Pradons et des Cotins bien purs.

Quel parti nos maîtres prendraient-ils aujourd'hui contre une ligue de censeurs qui les épilogueraient dans leurs feuilles ? il est probable qu'ils méconnaîtraient ces nouveaux venus dans la république des lettres ? Leur dignité n'établirait nul commerce d'écrits avec eux : en effet, quels rapports existe-t-il entre quelques-uns des journalistes et les vrais auteurs ?

Les uns, sédentaires et isolés, s'instruisent en réfléchissant sur la nature ; les autres courent les bureaux et les spectacles, et ne savent que ce qu'on y dit : les uns lisent nuit et jour les anciens, et écrivent peu ; les autres ne lisent par état que les modernes, et ne cessent d'écrire et d'imprimer contre

eux : les uns s'efforcent de reproduire pour les arts un nouveau siècle de Louis XIV ; les autres, le vantant à dessein de nous humilier, ont l'air de vouloir empêcher qu'il renaisse : ceux-ci, pour la plupart, sont indigens, réservés et silencieux dans les cercles, et sobres dans les repas ; ceux-là sont largement payés, conteurs de nouvelles, et toujours à table pour se réconcilier, le verre à la main, avec les ennemis qu'ils se font : ceux-ci, enfin, travaillent à des monumens honorables ; l'estime publique, lorsqu'ils savent se respecter, les investit d'une magistrature personnelle contre les vices et les ridicules ; et ceux-là, souvent érudits et laborieux, n'emploient leurs talens et leur vie qu'à briguer la célébrité de Fréron, dont le nom est devenu l'injure la plus cruelle pour ceux qui l'imiteraient.

Certes, ce sont là des espèces d'hommes très-diverses, et les derniers le sentent si bien, qu'ils attaquent les premiers comme des princes qu'ils veulent dégrader de leur rang. De là, tant d'opinions malignement répandues, tant de controverses puériles : eh ! qu'en résulte-t-il ? Dans les sociétés, dans les parterres, parmi les comédiens, une manie intolérable de décomposer les syllabes, les mots, les vers qu'on détache de leur ensemble, pour les examiner aussi vainement que si l'on essayait de juger, en dérangeant pièce à pièce votre parure, l'ordre et l'éclat qu'y ajoute votre choix et les grâces de votre personne. Vraiment, madame, ces connaisseurs si nombreux me font peur à chaque terme

dont je me sers : leur ton affirmatif dément sans cesse le goût du public en donnant leurs décisions pour les siennes. Je vous jure qu'une expérience acquise par quelques succès et beaucoup de revers, après seize ans de travail, ne m'inspire pas une confiance en moi, égale à celle qu'ils ont en eux-mêmes.

J'hésiterais donc à vous assurer que le ton d'Orovèse est éminemment dramatique, et non épique, si les Grecs n'avaient élevé leur langage noble et pompeux dans la tragédie jusqu'à invoquer les déités, les astres, les fleuves, les Euménides, comme ils eussent fait dans des odes.

J'hésiterais à vous confirmer que le prêtre, amant de ma fille, eût rien qui dût blesser les théologiens, s'il n'était certain qu'elle ne l'avait pas rendu philosophe. Il était amoureux et dévot ; une seule de ces faiblesses suffisait pour qu'il devînt fou ; et, je le repète, les visionnaires sont tragiques.

J'hésiterais à déclarer combien je suis surpris des craintes qu'on a conçues que j'exposasse aux yeux du public les autels des druides, et les cruautés d'un culte auquel les Gaulois, sur la même terre qu'habitent les Français, n'étaient pas moins aveuglément attachés que nous le sommes au nôtre.

J'hésiterais à dire que mon Isule n'offense pas la langue, en détournant quelquefois les mots de leurs acceptions reçues, et en les alliant par des tours inusités pour s'exprimer d'une manière rapide et neuve. Eh ! madame, sans vous lasser d'une dis-

sertation pédantesque, vous ferai-je remarquer que le langage familier offre mille exemples frappans de cette licence? Pourquoi le génie des passions n'en userait-il pas? L'habitude nous empêche d'apercevoir l'originalité de nos expressions vivement rapprochées, et qui durent heurter étrangement les premières oreilles qui les entendirent. Je ne veux ici vous en rappeler qu'une; en y pensant on est étonné de sa force : elle peint d'un trait ce qui put servir en tous tems d'interprète à vos sentimens divers, ce qu'il y a de plus affable, de plus doux dans votre accueil, ce qui décèle le mieux la bonté de votre ame et les finesses attrayantes de votre esprit, ce qui promet aux malheureux le souvenir et les dons de votre bienfaisance partout reconnue, ce qui fit plus d'une fois triompher votre époux dans les champs de bataille, le rendit si terrible à nos ennemis, et lui a suffi pour juger les évènemens, les hommes et l'avenir, où durera toujours sa mémoire, s'il la grave sur les fondemens de la liberté française, enfin, madame, ce que je sollicite de vous, comme une faveur précieuse, pour appuyer ma faible Isule; vous devinez le mot de l'énigme? un coup-d'œil.

ISULE ET OROVÈSE,

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
OROVÈSE, druide solitaire,	TALMA.
CLAVIS, chef des druides de Lutèce,	MONVEL.
CLODOËR, prince gaulois,	LAFOND.
ISULE, princesse de Germanie,	Mme TALMA.
EGÉSILE, sa sœur,	Melle BOURGOING.

ISULE ET OROVÈSE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

La scène se passe dans le pays des Carnutes, aujourd'hui nommé pays Chartrain. On voit dans un bois antique et ténébreux un bosquet sacré : au milieu est dressé un autel formé d'une large pierre haute de quatre pieds, hexagone, et surmonté d'un long glaive suspendu au tronc d'un vieux chêne consacré au dieu Teutatès.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Demi-jour.)

CLODOER, ISULE.

CLODOER.

NE craignez point ma vue ; arrêtez, belle Isule:
À peine s'est levé le pâle crépuscule ;
Les cieux encore obscurs, où la lune qui fuit
A cessé d'éclaircir les voiles de la nuit,
Ces bois, où vers nos dieux la prière vous guide,
Cacheront d'un proscrit la démarche timide.

Cet habit étranger déguise à nos Gaulois
Le triste Clodoër, rejeton de leurs rois;
Et si du moindre bruit notre oreille est frappée,
Isule, en ces forêts aussitôt échappée,
Vous vous déroberez aux regards curieux
Qui pourraient avec moi vous surprendre en ces lieux.

ISULE.

Qu'importe des mortels la rencontre imprévue!
Ah! des dieux surveillans tromperions-nous la vue?
Un druide irrité fit parler contre vous
La loi dont les rigueurs vous séparent de tous:
Rebelle la première à cette loi suprême,
Voulez-vous que sur moi s'étende l'anathême?
Qu'errante et malheureuse en d'autres régions,
J'aille y traîner le poids des malédictions?
Connaissez de mon cœur la piété sévère:
Docile aux volontés du ciel que je révère,
Quels que soient les décrets qu'il se plaise à dicter,
Mon ame s'y soumet sans les interpréter.
Où fuir des immortels les yeux inévitables?
D'invisibles témoins suivent tous les coupables.

CLODOER.

Puisque ma seule approche est fatale aux humains,
Que leurs mains frémiraient de se joindre à mes mains,
Que, n'osant des autels profaner les enceintes,
Aux prêtres en horreur, et privé des eaux saintes,
Je ne trouve en marchant que des accusateurs,
Eux-mêmes accusés s'ils ne sont délateurs,
A m'écarter de vous il faut donc me contraindre.
Mais vous devez sans peur et m'entendre et me plaindre:

Le mortel le plus vil qu'opprime leur courroux
Est écouté des dieux qu'il supplie à genoux.

ISULE.

Parlez.

CLODOER.

De mon exil la durée importune,
Trois ans loin des Gaulois, fit errer ma fortune :
De cités en cités, fugitif, sans secours,
Réduit à mendier l'aliment de mes jours,
D'un artisan obscur imitant l'industrie,
Vendant mon bras, mon sang, utile à ma patrie,
Tantôt à ma fierté des mépris inconnus
M'ont fait haïr les dons que j'avais obtenus,
Et fuir ceux qui pensaient au gré de leurs caprices
D'un esclave soumis acheter les services.
Tantôt, quand la vertu m'ouvrait ses doux foyers,
La crainte de peser aux cœurs hospitaliers
Me forçait de quitter l'habitude récente
Des nœuds toujours rompus d'une amitié naissante.
Mes pleurs ainsi payaient chaque nouveau séjour !
Lutèce, ville heureuse où je reçus le jour,
Lutèce, où de mon cœur brillait la souveraine,
Rappelait tous mes vœux sur les bords de la Seine.
Au fond de l'Italie, en proie à mon malheur,
Dans les rangs du soldat je cachais ma valeur.
J'accours, que dis-je? non, je me traîne en silence,
A mes propres amis dérobant ma présence :
De vils déguisemens il faut m'envelopper,
Par de secrets détours m'introduire et ramper,
Attendre de la nuit les favorables heures,
Ensevelir mes jours en d'obscures demeures.

Ou voir à mon abord tous les hommes s'armer,
Et leur porte inflexible à ma voix se fermer.
C'est peu : j'arrive enfin, et la Gaule flétrie
Par le joug insolent d'un vainqueur en furie,
Est en proie aux Bretons, de leur île vomis,
Dans Lutèce allumant des bûchers ennemis.
J'apprends la mort du roi, qui, frère de mon père,
A péri, comme lui, vengeur de cette terre.
La forêt de Carnute, asile consacré
Qu'habite un solitaire en ces lieux retiré,
Doit se teindre du sang de la victime humaine,
Que du ciel, m'a-t-on dit, va se choisir la haine.
Le peuple avec effroi s'y rend de toutes parts.
Un même soin vous guide, et mes heureux regards
Surprennent, avant l'aube, autour de cet asile
Vos pas qu'accompagnait votre sœur Egésile :
Son appui me seconde ; et si, dans ce moment,
Mon approche a troublé votre recueillement,
Pardonnez à l'amour d'un prince déplorable,
Que vos pressans dangers rendent plus misérable,
Qu'en son plus cher espoir trompa le sort jaloux,
Et que l'exil priva du nom de votre époux.

ISULE.

Isule, à vos discours en secret attendrie,
Plaint vos maux, Clodoër, tremble pour votre vie.
Un peuple désolé va remplir ces forêts....
Oui, prince, votre rang, votre maintien, vos traits,
D'un vain déguisement trahiraient le mystère :
Si l'on croit que du ciel vous armez la colère,
Votre sang pourrait seul éteindre le transport....:

CLODOER.

Loin de vos yeux ma vie est une lente mort.

ISULE.

Peut-être ignorez-vous que dans ce lieu respire
Celui par qui les dieux ont voulu vous proscrire :
Le druide Orovèse, habitant de ces bois,
Dont vient ici le peuple interroger la voix,
Depuis votre départ caché dans ces retraites,
Laisse expliquer l'oracle à d'autres interprêtes.
Sur un péril qui semble à toute heure augmenter,
Le prêtre de Lutèce accourt le consulter.
Ils vous reconnaîtraient, et quelque avis céleste
Leur prêterait sur vous une clarté funeste.

CLODOER.

Orovèse, pourquoi ton organe sacré
A l'opprobre, au malheur m'a-t-il ainsi livré?

ISULE.

Vos forfaits seraient-ils d'avoir osé défendre
Un sang infortuné que l'on voulut répandre,
Tous ces humbles captifs qu'au retour de la paix
Vouèrent les Gaulois à leur dieu Teutatès?
Indignée, autrefois, que des meurtres sans gloire
Ajoutassent au sang que coûte la victoire,
Je doutais qu'aucun dieu, souillant ses attributs,
Eût d'un culte homicide exigé les tributs :
La compassion tendre, à nos peuples si chère,
Par ses hommages doux me parut mieux leur plaire.
Frapper un innocent est-ce les honorer?
Disais-je ; mais il faut et croire et révérer.

CLODOER.

Oui, donnons notre sang aux dieux par qui nous sommes;
Assez dans l'univers l'homme s'immole aux hommes !
Le nord et le midi chassent les flots errans
Des peuples, tour à tour, conquis et conquérans.
J'ai des Cimbres fameux vu les grandes batailles :
Captif d'un Marius, j'entrai dans les murailles
De cette Rome en proie à mille factieux,
Du peuple et du sénat bourreaux ambitieux.
Les brigues s'élevant sur les brigues punies,
La haine, l'intérêt, les lâches tyrannies,
Voilà pour quels démons les féroces humains
De meurtres avec joie osent rougir leurs mains.
Pour nos divinités montrons-nous moins avares
De nos jours prodigués à des fureurs barbares.
Heureux si leur décret, en condamnant les miens,
D'un amour sans espoir eût tranché les liens !
Ma vive ardeur au moins est-elle partagée ?
Quel serment à mon sort tient Isule engagée ?
Répondez.

ISULE.

Ah ! des soins d'un si fidèle amour,
Mon estime, seigneur, est un faible retour.
Depuis que je quittai la triste Germanie,
Oubliai-je jamais qu'aux forêts d'Hercinie,
Où tombaient sous vos coups des brigands écrasés,
Vous sauvâtes mes jours en des murs embrasés ?
Sur l'autel d'Irminsul ma famille égorgée,
Par vous aux bords du Rhin venait d'être vengée.
Conduite en votre cour, mon cœur reconnaissant,
Par devoir, accueillit votre hommage innocent :

Je vous promis ma main; je vous l'aurais donnée :
Un dieu, vous bannissant, rompit notre hyménée.
Dès lors, me dévouant aux soins religieux,
Je crus, fuyant l'amour, suivre l'ordre des cieux.
Puissé-je désormais vous rendre favorables
Les maîtres éternels de nos jours peu durables !
O Dieu qui dans ces bois aux prêtres te fais voir,
Ta faible créature implore ton pouvoir :
Des Bretons ennemis purge cette contrée ;
Des maux de Clodoër abrège la durée;
Qu'Orovèse consente à paraître en ces lieux,
Qu'il nomme une victime agréable à tes yeux,
Et que des jours sereins succèdent aux orages
Qui répandent le deuil sur ces sacrés ombrages !

CLODOER.

Exauce-la, grand Dieu.

ISULE.

Seigneur, n'attendez pas
Qu'ici tous les périls environnent vos pas.....
On vient.

CLODOER.

C'est votre sœur.

SCENE II.

ISULE, CLODOER ÉGÉSILE.

ÉGÉSILE.

Partez : craignez l'insulte
D'un peuple rassemblé qui s'avance en tumulte.

Si l'on en croit les bruits que sème la terreur,
Les farouches Bretons promènent leur fureur
Dans nos villes, au sein des campagnes voisines,
Et marchent à travers les fumantes ruines :
Trois heures de chemin les séparent de nous.
D'innombrables Gaulois, pleins d'un noble courroux,
Ont élu les seuls chefs dont les vertus guerrières
Puissent aux ennemis opposer des barrières :
Pour eux d'un grand combat ils font tous les apprêts ;
On les a vus.

CLODOER.

Mes yeux les verront de plus près.

ISULE.

Quel dessein formez-vous?

CLODOER.

Celui que le courage
Inspire à ma fierté, que le destin outrage.
Le Sarmate, l'Ambron, le Cimbre, le Germain,
Servis par ma valeur qu'admira le Romain,
Ont instruit ma jeunesse aux leçons de la guerre :
Je ferai reculer cette horde étrangère.
A nos soldats troublés mes secours vont s'offrir.
La sauvage dépouille utile à me couvrir,
Et ce casque abaissé leur cachant mon visage,
Mes longs chagrins, surtout, y gravant leur outrage,
Tromperont les regards, préviendront mon danger.
Mais dussent en leurs rangs nos Gaulois m'égorger,
A ma patrie, au moins, j'expirerai fidèle.
Vos regrets chériront ma mémoire éternelle;

Votre amant prouvera, même en dépit du sort,
Qu'on doit à son pays et sa vie et sa mort.

SCENE III.

ISULE, ÉGÉSILE.

ISULE.

En vain de son grand cœur j'admire la noblesse;
Sans me le faire aimer, son malheur m'intéresse :
Cet hymen qu'il regrette eût comblé mon ennui;
L'arrêt qui le suspend n'est triste que pour lui.
Heureuse qu'un tel joug ne m'ait pas asservie,
A ta seule amitié je consacre ma vie.

ÉGÉSILE.

Quoi ! l'assemblage heureux des plus rares présens,
Tant d'attraits relevés par l'éclat des beaux ans
Ne seront-ils pour toi que des faveurs stériles?
Veux-tu rendre aux humains tous ces dons inutiles,
Ce riant avenir que promet aux amans.
L'inviolable autel qui reçoit leurs sermens;
Cet espoir de renaître en des fils qu'on adore,
Images d'un époux rendu plus cher encore;
De guider de ces fils, orgueil de sa maison,
Les pas mal assurés, la timide raison;
D'offrir au pur amour des modèles austères,
Et de faire rougir les lâches adultères?
Ces plaisirs, ô ma sœur! ont de quoi nous toucher.

ISULE.

Leurs innocens appas auraient su m'attacher,

Si des grandeurs du ciel les images plus pures
N'en avaient à mes yeux éclipsé les peintures :
Mais je chéris toujours la sévère rigueur
Des leçons qu'Orovèse imprima dans mon cœur.
Avant que ce mortel, que la sagesse inspire,
Quittât son ministère et les soins de l'empire,
Quelquefois ses discours me daignèrent guider :
Son exemple aisément sut me persuader
De suivre les vertus qui réglaient sa conduite ;
Bientôt même son zèle à mon ame séduite,
Par de pieux transports habile à m'émouvoir,
Fit une volupté d'un austère devoir.
Comme de ses conseils l'indulgente tendresse
Sema de fleurs la route où marchait ma faiblesse !
Ah ! lorsque, révélant d'utiles vérités
Sur des flots d'auditeurs épanchant leurs clartés,
Sa rapide éloquence, éclatante et sublime,
Couronnait la justice, et terrassait le crime,
Que d'un peuple attentif l'innombrable concours
Était ému, glacé, ravi par ses discours,
Parle ; son feu, sa voix, sa majesté terrible
N'offraient-ils pas d'un Dieu la présence visible ?
Hé bien ! les sentimens par sa bouche inspirés
Dans le fond de mon cœur sont toujours demeurés.
Si j'abjure l'hymen, cesse ton vain reproche ;
Lui seul m'en éloigna.

ÉGÉSILE.

Je le sais.... On s'approche.

SCENE IV.

ISULE, ÉGÉSILE, CLAVIS, PEUPLE, DRUIDES.

CLAVIS.

O des murs de Lutèce habitans malheureux!
O Druides ! et vous, Carnutes généreux,
Qui nous tendez les bras et recueillez nos restes,
Derniers fils de Gomer, en des tems si funestes,
Hélas ! contre les dieux inflexibles et sourds,
Les prières, les pleurs ne sont qu'un vain secours!
Taranis, à grands coups lançant sa triple foudre,
Des chênes adorés met les têtes en poudre:
Les filles de la nuit ont dit aux voyageurs
Qu'un amour criminel arme les dieux vengeurs.

ISULE.

Qu'annoncent par ces mots leurs bouches ennemies?

CLAVIS.

Ah ! moi-même j'ai vu ces hideuses Lamies,
Prêtresses qui couraient, les bras nus et sanglans,
S'enlaçant des replis d'exécrables serpens,
Mêlant leurs tristes voix aux cris aigus, sauvages,
Des oiseaux dont le vol porte les noirs présages.
Leur aspect est encor moins horrible pour moi
Que celui des vainqueurs semant ici l'effroi,
Des hameaux sans défense insultant les misères,
Jetant sur des bûchers les enfans et leurs mères,
Opprimant la vieillesse, outrageant la beauté,
Et se riant des pleurs de sa captivité.

On s'apprête : on n'entend sur les monts, dans les plaines
Qu'un bruit d'armes, de chars et de pesantes chaînes :
Tout marche ; esclaves, chefs, peuple, tout est soldat.
Si le sort nous trahit dans un nouveau combat,
Cette terre fera sortir de ses entrailles
De nouveaux défenseurs, dont le dieu des batailles
Et ses ministres saints, confondus avec eux,
Enflammeront les rangs par des cris belliqueux.

ISULE.

Grand prêtre, doutez-vous que bientôt ne s'appaise
Le ciel interrogé par le sage Orovèse ?
Daignera-t-il enfin au peuple se montrer ?

CLAVIS.

Nos pas dans le désert n'ont pu le rencontrer.

ISULE.

Connaît-on la demeure où vit ce solitaire ?

CLAVIS.

Oui, princesse.

ISULE.

Quel est son asile ?

CLAVIS.

Un repaire
Qu'avant lui quelque monstre a sans doute habité.

ISULE.

Et cet autel champêtre en est-il écarté ?

CLAVIS.

Avez-vous, en marchant, promené votre vue
Sur des rocs escarpés, dont la sombre étendue

Domine la forêt qu'ils couvrent de leur deuil ?

ISULE.

Oui.

CLAVIS.

Sa grotte est au pied ; j'en ai franchi le seuil :
L'âtre où veille son feu jette une clarté douce,
Sa couche est un tissu de feuillage et de mousse.

ISULE.

Son esclave aura pu vous informer au moins....

CLAVIS.

Il vit seul, m'a-t-on dit.

ISULE.

Quoi ! seul ? privé de soins?

CLAVIS.

J'ai su de quels travaux il a pris l'habitude,
Les respects qu'on lui rend dans cette solitude,
Comment la charité l'y soutient de sa main :
Tous les agriculteurs portent sur son chemin
Les dons de leurs vergers, frugale nourriture ;
Il vient les prendre, et rentre en sa demeure obscure.

ISULE.

Comment peut-il user ses pénibles loisirs?

CLAVIS.

Quelques écrits savans font ses derniers plaisirs.
Des Celtes, nos aïeux, les annales ouvertes
Se sont près du foyer à mes regards offertes :

Son ame, dont l'ardeur n'a plus d'autre aliment,
Se fait de leur étude un noble amusement.

I S U L E.

Ah ! nos crimes présens, affligeant sa pensée,
Rejettent son esprit vers l'histoire passée;
Mais il y voit les dieux, las de toujours punir
Des forfaits précurseurs de ceux de l'avenir.
C'est la haine du vice, en lui profonde, extrême,
Qui jadis l'exila loin des hommes qu'il aime.
Il ne supportait plus, sans céder au courroux,
L'aspect des intérêts avares et jaloux,
Ces bassesses du cœur que l'œil perçant du sage
Voit en traits si honteux, peintes sur le visage,
Le pauvre sans vertu, le riche sans pitié,
La trahison montrant le front de l'amitié,
Du monde où nous vivons tel est l'affreux spectacle:
Et cet homme pieux, confident de l'oracle,
Le fuyait lorsqu'il mit sa puissance en vos mains,
Et bannit ses vertus qui blessaient les humains.
Il s'ensevelit donc en ses chagrins austères?

C L A V I S.

Non, recueillant le suc des plantes salutaires,
Quelquefois il allait, sous le toit du pasteur,
Guérir l'infirmité par son art bienfaiteur;
Mais la trentième nuit touche presqu'à son terme,
Depuis que loin des yeux ce séjour le renferme.

I S U L E.

Sitôt qu'à son oreille arrivera le bruit
De nos adversités, dont il n'est pas instruit,

Il saura de nos maux nous révéler la source.

CLAVIS.

A l'heure où le soleil est au haut de sa course,
Sous ce paisible ombrage il vient se retirer :
C'est là qu'au nom de tous je le veux implorer.
Infortunés Gaulois, surmontez vos alarmes ;
La sagesse prépare un succès à nos armes :
Vos prêtres, assemblés par une auguste loi,
De qui vaincra pour vous aujourd'hui font un roi ;
Et de ce grand conseil l'autorité suprême
Du bonheur d'un héros doit vous charger vous-même,
Princesse ; votre amour pourra seul acquitter
L'appui que la valeur aura su nous prêter.

ISULE.

Déjà, sans mon aveu, ma main fut destinée ;
Le ciel se déclara contre cet hyménée :
Il sembla, de mes vœux secondant la pudeur,
Me défendre à jamais toute profane ardeur.

CLAVIS.

Non, ses décrets pour vous ne seront point sinistres ;
Le ciel que vous craignez parle par ses ministres.
Si de nul autre amour votre cœur n'est épris,
D'un vainqueur couronné daignez être le prix.
Le Rhin, à nos guerriers abandonnant ses rives,
Vous vit compter jadis au rang de nos captives ;
Et, de votre destin maître de disposer,
D'un droit si précieux le sénat veut user.
Vous tous, courez, rendez l'espoir en ces contrées
Aux vieillards fugitifs, aux femmes éplorées.

Puissent à leurs enfans, Lutèce, être rendus
Tes murs, naissans remparts, vaillamment défendus!
Dans les âges futurs, sur l'Europe étonnée
Elève avec orgueil ta tête couronnée.
Et vous, dieux protecteurs, repoussez le fléau
Qui, prêt à l'étouffer, l'attaque en son berceau.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLAVIS, six PRÊTRES.

CLAVIS.

Druides, voici l'heure, et je vais lui parler.
Que nul profane ici ne puisse nous troubler:
J'ignore s'il voudra m'entretenir moi-même.
Depuis ses jeunes ans il me chérit; je l'aime:
Orovèse, je crois, n'aura pas oublié
Les doux et premiers nœuds d'une sainte amitié.
Isule près de nous peut seule s'introduire.
Il se plut à la voir, à l'entendre, à l'instruire:
Son sexe, aimé des dieux, des Gaulois respecté,
Quand la sagesse en lui s'unit à la beauté,
Par mille tendres soins polit nos mœurs sauvages,
Adoucit nos vertus, anoblit nos courages;
Admis dans nos conseils, y tempère les lois,
Et séduit tous les cœurs aux accens de sa voix.
Le doux aspect d'Isule est la seule puissance
Qui, secondant nos vœux.... Mais un homme s'avance:.....
Sa démarche, son front annonce un sombre ennui;
Il se traîne à pas lents.... Retirez-vous;... c'est lui.

(Les six prêtres se retirent en se séparant.)

SCÈNE II.

OROVÈSE, CLAVIS.

(Orovèse s'arrête en silence près de l'autel.)

CLAVIS.

En son maintien pensif quelle tristesse est peinte !
Ses traits sont altérés,... sa jeunesse est éteinte...
Qui verrait sans pitié ses cheveux hérissés
Sous ce rameau de chêne, et sans ordre enlacés?
D'où vient qu'à son aspect mon amitié timide....
N'importe;.... parlons-lui.

OROVÈSE.

Qui s'approche ?

CLAVIS.

O Druide !...

OROVÈSE.

Qui que tu sois, permets qu'un malheureux mortel
Puisse en paix rester seul au pied de cet autel.

CLAVIS.

Hé quoi donc ! vous fuyez?

OROVÈSE.

Oui, l'homme et la lumière.
Si par vos entretiens vous troublez ma prière,
Je fuis.

CLAVIS.

Notre infortune implore vos secours.

OROVÈSE.

Veut-on que d'un mourant je prolonge les jours?...
Ma raison m'abandonne, et sa honteuse absence
De mon art incertain m'ôte la connaissance.
Respectez la retraite où je cherche un abri
Pour cacher les affronts dont le ciel m'a flétri.

CLAVIS.

Méconnais-tu Clavis, ton ami le plus tendre?

OROVÈSE.

O surprise, grands dieux! quel nom s'est fait entendre!
O chers et doux accens! Me trompé-je?... Clavis!....
De quel charme nouveau tous mes sens sont ravis!
Oui, c'est toi que j'embrasse! Une joie imprévue
A pénétré mon cœur, ranimé par ta vue.
Quel soin vers moi te guide? En ce séjour caché,
Par quel tendre intérêt, pourquoi m'as-tu cherché?

CLAVIS.

Des rivages de l'Eure une antique prêtresse
Vint nous en donner l'ordre aux remparts de Lutèce.

OROVÈSE.

Parti depuis trois ans, se souvient-on de moi?
Son peuple est-il heureux?

CLAVIS.

Son peuple est dans l'effroi.

OROVÈSE.

Et comment ?

CLAVIS.

Des Bretons les ambitieux princes
Sèment partout la mort au sein de nos provinces ;
De nos murs dévastés nous fuyons tous en pleurs.

OROVÈSE.

Quelque grand sacrilège attire vos malheurs.

CLAVIS.

Orovèse, la foule aujourd'hui se dispose
A venir sur mes pas t'en demander la cause.
Le sénat de Carnute exige que ta voix
Du chêne consulté nous déclare les lois,
Et qu'appaisant les dieux offensés d'un grand crime,
Tu nommes qui de nous doit être la victime.

OROVÈSE.

Qu'exige-t-on de moi ! que j'ose prononcer
Quel sang, pour les fléchir, le couteau doit verser !

CLAVIS.

Eh ! pourquoi frémis-tu ?... quelle crainte t'arrête ?
Des lois de Teutatès n'es-tu plus l'interprète ?
L'homme instruit par le ciel....

OROVÈSE.

Hé quoi ! l'impur serpent
Fait-il parler le ciel qu'il regarde en rampant ?

CLAVIS.

Tu sais que, présidant à nos pompes augustes,
Sous ces arbres nos dieux parlent aux hommes justes.
Toi-même je t'ai vu, plein de trouble et d'horreur,
D'un souffle prophétique exhaler la fureur.

OROVÈSE.

Ah! périssent les jours où de ce zèle impie
Naquit l'égarement que ma douleur expie!

CLAVIS.

Quel sujet inconnu peut te faire sentir
De ton zèle inspiré le moindre repentir?

OROVÈSE.

O forêts! ô sermens d'un éternel silence!
De mes troubles secrets cachez la violence.

CLAVIS.

Est-ce toi que j'entends? quel chagrin ignoré
Agiterait ton cœur aux vertus consacré?
Ce volontaire exil qui t'écarta du monde
Laisse un vide inquiet dans ton ame profonde,
Et les dégoûts oisifs y laissent pénétrer
L'ennui qui maintenant paraît la dévorer:
Qui sait si, la chargeant d'un fardeau qui l'accable,
Des méditations la source intarissable
N'y verse pas le doute et les folles terreurs?

OROVÈSE.

Souvent la solitude enfante les fureurs.

CLAVIS.

Oui, dans les cœurs troublés de coupable démence,
Qui respirent l'orgueil, l'envie et la vengeance.
Mais toi qu'ont honoré tant de dons précieux,
Une mâle éloquence, un cœur religieux;
Qui donnas ton exemple et tes leçons pour guides;
Toi, dont la main porta le sceptre des druides,
Tu dois vivre en un calme innocent et serein;
Et tandis que, s'armant de flammes et d'airain,
La guerre autour de toi répandait ses ravages,
Et de l'Eure bientôt inonde les rivages,
Retiré loin du bruit, et seul dans l'univers,
Ton repos ignorait jusques à nos revers :
La paix régnait pour toi.

OROVÈSE.

Vois ce chêne tranquille :
Sa cime dans les airs; sa feuille est immobile:
Mais qu'au souffle des vents, et sous le ciel en feu,
Il soit dans ses rameaux agité par son dieu,
Clavis... tu frémirais... Oui, dans un long orage,
Ce chêne est moins ému, les vents ont moins de rage
Que mes espris qu'égare un trouble impétueux.

CLAVIS.

Eh ! qui peut leur porter ces chocs tumultueux?
Dans quel étonnement me jette ce langage !
Dis-moi...

OROVÈSE.

Je rougirais d'en dire davantage.
Puissent de nos Gaulois tous les malheurs finir !
Embrasse ton ami; garde son souvenir.

CLAVIS.

Arrête.

OROVÈSE.

Adieu, Clavis.

CLAVIS.

Ta froide indifférence
Abandonnera-t-elle un peuple sans défense?

OROVÈSE.

Ses chefs, mieux que ma voix, conduiront ses soldats.

CLAVIS.

Les plus illustres chefs sont morts dans les combats.

OROVÈSE.

Son roi...

CLAVIS.

Son roi lui-même, en son palais en flamme...

OROVÈSE.

Hé bien?

CLAVIS.

Fut égorgé.

OROVÈSE.

Qu'entends-je!... Aucune femme,
Clavis, dans ces horreurs n'a rencontré la mort?

CLAVIS.

Sexe, âge, rang, tout fut en proie au même sort.

OROVÈSE, *à part.*

Je n'ose lui parler.

CLAVIS.

Cette aimable princesse,
Dont tes sages avis instruisaient la jeunesse...

OROVÈSE.

Isule?

CLAVIS.

Mes secours l'ont ravie au trépas.

OROVÈSE.

Elle vit ! Et c'est toi, c'est toi qui dans tes bras
As sauvé de la flamme une si belle proie !
Ah ! sur des murs fumans c'est ainsi qu'avec joie
Mon rival, Clodoër, entre ses bras heureux
L'emporta belle et pâle à la lueur des feux.

CLAVIS.

Quel discours !

OROVÈSE.

J'ai parlé.

CLAVIS.

Soupçon funeste, horrible!

OROVÈSE.

Enfin le connais-tu ce cœur chaste et paisible
Qui ne suivit jamais aucun penchant honteux?
Tes yeux l'ont pénétré ; qu'il s'ouvre devant eux.
Hé bien ! dans ses replis ils s'indignent de lire.

CLAVIS.

Démens, démens l'aveu d'un coupable délire...

OROVÈSE.

Assez, depuis trois ans, j'enfermai mes douleurs
En silence abreuvé d'amertume et de pleurs;
Fallait-il me poursuivre en mon dernier asile?
Tu vois pourquoi dans l'ombre Orovèse s'exile,
Tu vois ce qui l'agite; un feu séditieux
Que d'Isule, en son sein, ont allumé les yeux;
Un amour effréné, d'autant plus indomptable,
Qu'il combattit des dieux le pouvoir redoutable,
Qu'il a vaincu le ciel, dont l'effrayante voix
Contre lui vainement a tonné mille fois:
Amour qu'avec terreur te déclare ma bouche,
Qui m'a rendu des bois un habitant farouche...
Oui, pour ensevelir l'opprobre que je tais,
Je me suis des humains séparé pour jamais.
Mes traits, ma voix, mes yeux trahissaient mes supplices,
Et même lorsqu'Isule, à nos grands sacrifices,
Belle, le front paré de lys et de candeur,
De nos fêtes venait relever la splendeur,
Mes yeux ne voyaient qu'elle en tout un peuple immense,
Et des dieux invoqués j'oubliais la présence;
Et ma honte et mes feux n'avaient pour se voiler
Que les saintes horreurs qui semblaient me troubler.
Que devins-je? Lié d'une éternelle entrave,
Le croirais-tu? jaloux, rendant Isule esclave,
Et d'un effroi sacré remplissant ses esprits,
J'exaltais pour l'hymen ses pudiques mépris.
Vains efforts d'une amour par le ciel réprouvée;
Au lit de Clodoër elle était réservée:
Le roi vint m'ordonner de consacrer leurs nœuds.
En pompe, et ceints de fleurs, ils s'avançaient tous deux...

O criminelle rage !... Essaie à te la peindre :
Vois tous mes traits pâlir, vois mes regards s'éteindre,
Vois le fer des autels s'offrant pour me venger...
Clodoër, oui, mes mains brûlaient de t'égorger.

CLAVIS.

Tu me glaces d'horreur.

OROVÈSE.

Hélas ! tu sais le reste.
Cette fête aux amans devint bientôt funeste :
J'ai fait parler l'oracle, et son arrêt dicté
Exila de nos bords mon rival redouté.
Ainsi j'ai des autels trahi le privilège.
Odieux à moi-même après ce sacrilège,
Croyant voir sous mes pas l'enfer prêt à s'ouvrir,
Dévoré de ma plaie, et n'en pouvant guérir,
De Lutèce à jamais je quittai la demeure.
Au fond des bois épais, sur les rives de l'Eure,
J'errai seul au milieu d'une orageuse nuit....
Seul, te disais-je?.... Non, le remords m'a conduit.
Vers le juge éternel ma prière s'élève....
J'étais au bords des flots.... je vois la mort....

CLAVIS.

Achève.

OROVÈSE.

Mon souvenir s'égare.... attends.... Que t'ai-je dit?....
Oui, ma rage dans l'onde enfin s'ensevelit.
Hélas! le dieu des eaux rejetant un impie,
Cet instinct d'un mourant qui lutte pour sa vie,
Me sauvèrent des flots où m'attendait la mort,
Et j'obéis au ciel en prolongeant mon sort.

Depuis ce tems, en proie à mon chagrin sauvage,
Ici, loin des cités, j'ensevelis ma rage.
Sous la rigueur des airs et de la pauvreté
Nuit et jour expiant mon crime détesté,
Triste et mourant d'un feu qui dans mes veines brûle,
N'osant même aux déserts dire le nom d'Isule,...
A la prière muette osé-je confier
Ce nom qu'au mien partout j'aurais voulu lier?
Le gravé-je à l'entour de ma caverne sombre?
De quelque roc voisin me fait-il chérir l'ombre?
En mon culte insensé je cache à tous les yeux
Ce nom sacré pour moi comme celui des dieux.
Mes chagrins étouffés n'ont rien qui les soulage:
Sur ma trace partout s'attache son image:
Déesse inévitable, elle a ses traits, ces lois,
Son autel, sa victime, et son prêtre en ses bois.
Tu connais mon destin, mes forfaits que j'abhorre:
D'interroger les dieux me crois-tu digne encore?
Qu'en dis-tu?

CLAVIS.

Malheureux! d'un si funeste amour
Crains de mettre la honte et les transports au jour;
Tes forfaits révélés en pourraient faire naître,
A qui d'autres encor succéderaient peut-être.
Et ce torrent impur ébranlerait la foi
Qui tient les cœurs soumis à notre antique loi.
Va, retourne habiter ton obscure caverne;
Ne montre pas ce front que le remords consterne.
Punis-toi: cache-toi, rentre dans tes déserts;
Fuis, et ne reparais que libre de tes fers.
Est-il des passions que l'homme ne surmonte?
Un esprit lâche y cède; un cœur ferme les dompte.

D'un amour insensé rejette le poison :
Il égare ton cœur, il trouble ta raison ;
Il t'a fait oublier tes maximes rigides ,
L'honneur de tes talens qu'admiraient nos druides.
Dans ces combats cruels s'il te faut un soutien ,
Pleure, pleure avec moi ; ton malheur est le mien.
Si la retraite accroît l'ennui qui te consume,
Je viendrai de tes maux adoucir l'amertume ,
Et t'entendre et te plaindre, et consoler ton cœur.
D'un censeur importun ne crains pas la rigueur :
Crois au pardon du ciel bien plus qu'à sa vengeance.
Reviens à la vertu guidé par l'indulgence ;
Bientôt tu sentiras, en ta route affermi ,
Quel appui secourable on reçoit d'un ami.

OROVÈSE.

Si, d'un joug rigoureux esclaves que nous sommes,
Nous devons être exempts des faiblesses des hommes,
Du moins eût-il fallu, par un juste retour,
Que le ciel mît nos cœurs au-dessus de l'amour.
Eh ! que me dirais-tu que ma secrète honte
Ne m'ait dit pour combattre un feu qui me surmonte !
Un tel égarement se peut-il concevoir ?
Le Dieu de l'univers, dont je sais le pouvoir,
Mon respect de l'autel, des hommes, de moi-même
Luttent contre une femme, et son charme suprême
Combat seul en mon cœur le Dieu de l'univers,
Les humains, et ma gloire, et l'autel que je sers.

CLAVIS.

Hé quoi ! sourd aux leçons que l'amitié te donne,
Ne respectant plus rien, et toujours....

O R O V È S E.

Ah ! pardonne....

C L A V I S.

Séparons-nous; cessons de nous entretenir.
Vers toi, par mes conseils engagée à venir,
Isule, ah! j'en frémis! pourrait par sa présence....

O R O V È S E.

Dieux !.... la voir et me taire est hors de ma puissance....
Mais toi, que dis-je? avant de me laisser parler,
Du fer sacré toi-même il faudrait m'immoler....
Préviens ma honte....

C L A V I S.

Fuis : on s'avance.

S C È N E I I I.

O R O V È S E, C L A V I S, I S U L E.

O R O V È S E, *avec une vive exclamation.*

C'est-elle !
Arrache-moi d'ici.... Malheureux !.... je chancelle !....

C L A V I S, *à Isule.*

Venez, suivez mes pas.

O R O V È S E.

Isule.... je me meurs!
(*Il s'évanouit.*)

ISULE.

Secourez-le.

CLAVIS, *à Isule.*

Venez.

ISULE.

Clavis.... Quelles douleurs....
Mon aspect l'a frappé d'une terreur subite....

CLAVIS.

Orovèse lui-même ordonne qu'on l'évite ;
Et les coups imprévus dont le frappent les dieux
Ne veulent point ici de témoins curieux.

(Il entraîne Isule.)

SCENE IV.

ORVÈSE, *seul.*

Où suis-je?... quels accens ont frappé mon oreille?...
Serait-ce un vain prestige?... un songe?... Non, je veille.
Tristes illusions à qui je suis livré,
Ne vous jouez-vous pas d'un esprit égaré?...
Non, non, à mes regards Isule était présente !
C'était son même éclat et sa tête charmante !...
A mon émotion j'ai soudain reconnu
Le doux son de sa voix à mon cœur parvenu !...
Chère Isule !... en tes traits l'épouvante s'est peinte,
Mes cris t'ont fait frémir ; ils te glaçaient de crainte...
M'as-tu fui pour toujours?... Ah ! je cours te chercher...
Sur tes pas maintenant mes pas vont s'attacher...

Dieux, si je vous irrite, ouvrez tous vos abîmes;
J'embrasse aveuglément mon destin et mes crimes:
Je n'ai que des remords qu'il vous faut dédaigner;
Elle usurpe la place où vous deviez régner.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISULE, ÉGÉSILE.

ÉGÉSILE.

Vous soupirez, ma sœur; vous êtes alarmée
Du péril qui menace et l'état et l'armée :
Le sceptre et votre main sont promis au vainqueur;
Ce noble prix doit seul encourager un cœur.
Le vôtre, en tous les tems, sans amour et sans haine,
Aux lois qu'on lui prescrit se soumettra sans peine,
Et quel que soit le chef dont les dieux fassent choix,
Il est digne de vous s'il venge les Gaulois.
Tu gémis... Eh! dois-tu te croire infortunée
D'épouser un vainqueur, et d'être couronnée?
Est-ce que de l'hymen condamnant la douceur,
Orovèse...

ISULE.

Aujourd'hui je l'ai revu, ma sœur.

ÉGÉSILE.

Je le savais.

ISULE.

Hélas!

ÉGÉSILE.

Ma discrète prudence
N'a pas voulu forcer ta libre confidence.

ISULE.

Je n'ai pu que le voir, et non l'entretenir.

ÉGÉSILE.

Quoi ! toujours loin de nous prétend-il se bannir?

ISULE.

Ah ! je crois en ce lieu l'envisager encore !...
Je ne te dirai pas ses projets qu'on ignore;
Mais son air éperdu, son affreuse pâleur,
Et le cri déchirant qu'a jeté sa douleur...

ÉGÉSILE.

D'où naissait-elle en lui?

ISULE.

La cause en est cachée.
Clavis, qui de ces bois m'a soudain arrachée,
A quitté son ami, tout glacé de terreur.
Tranquille, et me berçant d'une agréable erreur,
Ce matin, j'accourais pleine de l'espérance
Qu'il daignerait au moins sourire à ma présence.
Je me peignais l'accueil de son auguste front :
Aux efforts de Clavis mes efforts s'uniront,
Me disais-je ; et bientôt ce pieux solitaire
Reviendra nous prêter son aide salutaire.
Il a fui des grands biens le périlleux honneur;
Dans la retraite et l'ombre il cherche le bonheur :
Ses talens sont oisifs, sa grotte est pauvre, obscure;
Mais n'habite-t-il pas ces temples de verdure
Qui portent leurs lambris, leurs voûtes dans les cieux?
Il y médite en paix la majesté des dieux.

Loin des fureurs de l'homme, à l'abri de sa rage,
Ce n'est plus que dans l'air qu'il voit fondre l'orage,
Et les vents, qui du sort imitent les retours,
En des jours attristés changent seuls ses beaux jours.
Oui, c'étaient là, ma sœur, tous les aimables songes
Dont, en marchant vers lui, je créais les mensonges.
J'arrive enfin ; j'approche avec un saint respect.
Il me voit, frémit, tombe... Ah ! son sinistre aspect,
Ses lambeaux, ses regards noyés dans la tristesse,
Tout m'est présent : ses traits me poursuivront sans cesse.

ÉGÉSILE.

Si l'aspect des déserts, affligeant son esprit,
N'y porte ce chagrin sur son visage écrit,
Quelque pouvoir fatal l'agite et le domine.

ISULE.

De sa haute raison déplorable ruine !
Etait-ce lui, ma sœur ? Hélas ! te souviens-tu
De ce front où brillait sa suprême vertu,
Du calme doux et pur de ses regards modestes,
De son esprit fidèle aux vérités célestes ?
Combien le peuple et nous en admirions l'essor,
Quand des chantres divins touchant les harpes d'or,
De leurs sons à sa voix mariant l'harmonie,
Et remplissant les airs des accords du génie,
Il élevait au ciel ses esprits et ses yeux,
Et semblait y puiser ses vers religieux !
Les hauts faits du passé, que la mémoire honore,
Les grands noms revivaient sur la corde sonore...
Elle n'enchante plus nos oreilles, nos sens !..
Le prophète inspiré, maître de ses accens,

Prêt lui-même à s'éteindre en sa noble carrière,
De ses talens divins sent mourir la lumière,
Et gémit à l'écart, plongé dans les langueurs
De la mélancolie où s'égarent nos cœurs.

ÉGÉSILE.

D'une même tristesse évitez les atteintes;
Ce conseil est dicté par de trop justes craintes.
Toujours à s'affliger votre cœur fut enclin:
Rejetez les poisons de ce mortel chagrin;
De nos jours obscurcis il abrège la course....
Mais tu verses des pleurs!...

ISULE.

Ah! j'en aime la source,
Ma sœur; dans la pitié qui me vient attendrir
J'éprouve une douceur à ne les point tarir.
Laisse-moi; va savoir si cette heure sanglante
Rendra la Gaule enfin sujette ou triomphante.

SCÈNE II.

ISULE, *seule.*

Que résoudre, grands dieux, et comment vous prier?
L'un et l'autre destin a lieu de m'effrayer.
Que la Gaule succombe, et des hordes sauvages
D'un pied ensanglanté vont fouler nos rivages:
Que l'ennemi périsse, un ordre m'est donné
D'unir ma vie aux jours d'un soldat couronné.
Laisserez-vous trahir la promesse sacrée
De vous garder la foi que je vous ai jurée?

Et toi, qui fus témoin de ces engagemens,
Ah ! reviens de mon ame affermir les sermens,
Orovèse; conduis ma faiblesse incertaine.
C'est là que je te vis; un penchant m'y ramène :
Reviens; ton morne aspect ne m'épouvante pas....
Des autels de l'hymen détourne encor mes pas,
Repousse loin de moi la chaîne involontaire
De ce maître inconnu dont je suis le salaire :
Sans peine j'obtiendrai d'un guerrier généreux....

SCÈNE III.

ISULE, CLAVIS, DRUIDES, *à la suite*

ISULE.

Hé bien, ce jour est-il propice ou malheureux?
Que nous annonce-t-on?

CLAVIS.

La plus noble victoire
Qui jamais de la Gaule ait rehaussé la gloire.
Le sort nous favorise, et l'étranger a fui.
Un jeune défenseur, nous prêtant son appui,
A rallié soudain nos troupes effrayées
En des plaines déjà de notre sang noyées.
« A la fuite, a-t-il dit, osez-vous recourir?
« Si vous ne savez vaincre, apprenez à mourir.
« Qui veut abandonner ses fils, sa femme, un père?
« Gardons de nos aïeux l'inviolable terre.
« Du sang de l'étranger engraissons nos guérêts,
« Que le fer les immole aux dieux de nos forêts.

« Dans leur fortune encor leur orgueil se confie;
« La victoire en leurs mains peut être ressaisie.
« Le succès les endort : qu'au coucher du soleil
« Pèse encore sur eux un plus profond sommeil.
« Plus à notre courage ils sont loin de s'attendre,
« Plus il nous est aisé de les aller surprendre.
« Montrons qu'en sa défense un grand peuple obstiné
« Ne peut être abattu s'il n'est exterminé. »
Tous les cœurs à sa voix retrouvaient leur courage.
Je ne puis du combat vous donner nulle image;
Des rapports trop confus en viennent d'arriver.
Enfin il a su vaincre, il a su nous sauver !
Il est digne du sceptre et de la main d'Isule.
Un bruit même a couru que le divin Hercule
Secondait par ses coups ses mémorables faits.
Cependant le vainqueur, modeste en ses succès,
Se refusant lui-même au légitime hommage
Que le cri des soldats rendait à son courage,
Jetait sur ses honneurs des yeux indifférens,
Et voulait inconnu rentrer parmi nos rangs.
Le peuple l'environne et lui fait violence:
On le suit, on s'empresse, et lui-même s'avance.

SCÈNE IV.

ISULE, CLAVIS, CLODOER, DRUIDES, PEUPLE, PRÊTRES, SOLDATS.

ISULE, *à part.*

QUE vois-je? Clodoër !

CLODOER.

Pourquoi, peuple guerrier,
De tes propres exploits voudrais-tu me payer ?
Ne rends grâce qu'aux dieux qui te furent propices.
J'ignore quel salaire ont acquis mes services,
Carnutes : le seul prix que j'ose réclamer
Est le droit, en partant, de ne me point nommer.

CLAVIS.

Crois-tu, jeune héros, qu'il soit en ta puissance
D'enchaîner nos transports et la reconnaissance
D'un peuple qui, jaloux de s'acquitter vers toi,
De son libérateur prétend faire son roi ?
Eh ! quel autre en ta place oserait-on élire
Qui sur le bouclier pût monter à l'empire ?
Le roi n'est plus ; les dieux ont même condamné
Le neveu qu'après lui la Gaule eût couronné.

CLODOER.

Le sort à Clodoër pardonnera peut-être.

CLAVIS.

Ah ! sur nos bords un jour puisse-t-il reparaître !
On aimait ses vertus, on a plaint son exil :
Mais Clodoër, absous, lui-même revînt-il,
Son magnanime cœur dans la loi qui vous nomme
Applaudirait au choix que l'on fait d'un grand homme
Qui, digne en tout du rang qu'il paraît dédaigner,
Combat pour nous défendre, et non pas pour régner.

CLODOER.

Prêtres, peuple, soldats, il suffit de vous dire
Que, né dans ce pays, pour lui seul je respire.

Je courus les hasards dont je vous ai sauvés,
Sans prétendre à ces biens qui m'étaient réservés :
A de si grands honneurs avais-je lieu de croire?

CLAVIS.

Par quels prompts changemens le bruit de votre gloire
Arriva-t-il sitôt démentir les revers
Dont se multipliaient tous les récits divers?

CLODOER.

Ces récits désastreux n'étaient que trop fidèles!
L'aube avait éclairé vos défaites nouvelles,
Qu'au sortir de ces lieux m'annoncèrent des cris.
J'accours : la fuite au loin semait d'affreux débris,
Déjà nos morts couvraient les campagnes voisines;
Et mes regards, planant du haut de nos collines,
Distinguaient des Gaulois les premiers bataillons
Étendus dans leur sang que buvaient nos sillons.
De guerriers, cependant, un misérable reste
Dérobait aux vainqueurs sa retraite funeste,
Tandis que, déjà fiers de leur succès trompeur,
A des transports de joie ils se livraient sans peur.
C'en était fait de nous si d'un essor rapide
Leur poursuite eût pressé cette foule timide
De soldats désarmés, épars et confondus,
Cherchant en vain leurs rangs qu'ils avaient tous perdus.
Je ne vous dirai point le désespoir, la rage
Exprimés dans les yeux, peints sur chaque visage,
L'effort de quelques chefs qui, d'un front menaçant,
Arrêtaient le désordre autour d'eux s'accroissant,
Le courage éperdu versant d'amères larmes,
Les prêtres en fureur courant parmi les armes;
Et moi, comme l'éclair, sur un coursier fougueux,
Portant de tous côtés leur esprit belliqueux.

« Compagnons, suivez-moi, criai-je avec audace;
« Il est un noir chemin, dont je connais la trace,
« Qui, sous les bois déserts, mène au-delà des camps
« Où l'armée insulaire a déployé ses flancs.
« Qu'à la hâte en deux corps la nôtre se partage:
« Du côté du vallon commencez le carnage;
« Derrière eux aussitôt vous m'entendrez tomber:
« Rien à ce double choc ne peut les dérober. »
On répond à ces mots par des cris innombrables.
On m'obéit: je pars; et les vents secourables,
Qui loin des ennemis poussaient nos sourds accens,
Leur cachent mon passage, et m'apportent leurs chants,
Hymnes qui des festins échauffaient l'allégresse
Dont ces barbares cœurs goûtaient l'aveugle ivresse.
De l'attaque éloignée à peine les rumeurs
Eclatent jusqu'à nous en perçantes clameurs,
Que du ciel ébranlé nos voix frappent la voute;
Et, sortis à grand bruit de notre sombre route,
Sur les Bretons épars nous fondons à la fois.
Surpris dans la vallée, ils couraient vers les bois:
Mais, rejetés par nous des bois dans la vallée,
Leur foule avec fureur est partout accablée;
Et chacun, au mépris des traits, des javelots,
Trempe son glaive au sang qui ruisselle à longs flots.
Ont n'entend que le fer, que la mort, que la rage.
Les combattans en vain d'un appareil sauvage
Ont revêtu leur dos, leur sein, leurs bras nerveux,
De crins et de serpens épaissi leurs cheveux,
De panaches sanglans orné leur front horrible:
Rien ne fait reculer la valeur plus terrible.
Mes soldats, qu'irritaient mes cris et mes regards,
Renversent l'ennemi fuyant de toutes parts.

Ainsi notre victoire a vengé notre fuite.
Les vautours dévorans qui planaient à leur suite,
Et si long-tems nourris sur leur passage affreux,
Près d'ici maintenant se repaissent sur eux.

CLAVIS.

O prodige ! ô succès !

CLODOER.

Deux batailles livrées
Sans peine acheveront d'en purger nos contrées.

CLAVIS.

Ah ! comblez vos bienfaits : pourquoi nous célez-vous
Le grand nom du héros qui combattit pour nous ?

CLODOER.

Je me ferai connaître au sénat des druides.

CLAVIS.

Il récompensera vos vertus intrépides.
A vos droits glorieux se joint un droit plus doux :
Maître heureux de l'empire, et plus heureux époux,
Bientôt la main d'Isule, au seul vainqueur promise...

CLODOER.

Qu'entends-je !

CLAVIS.

A cet hymen nos décrets l'ont soumise;
Et son cœur maintenant en doit peu murmurer.

CLODOER.

Dussiez-vous m'en punir, il faut me déclarer.

Ce guerrier fortuné qu'on ceint de la couronne,
Que d'hommages flatteurs tout un peuple environne,
Verra-t-il vos respects en haine se changer ?
Reconnaissez celui qui vient de vous venger;
Clodoër qui, domptant la fortune jalouse,
Vous redemande ici son rang et son épouse.

CLAVIS.

Clodoër!... est-il vrai?... L'ai-je bien entendu?...
Clodoër à nos vœux serait enfin rendu!

(A part.)

Ah ! sans doute, Orovèse, un dieu qui te protège
Veut absoudre aujourd'hui ta fureur sacrilège.

(A Clodoër.)

Prince, le juste ciel, en vous rendant vainqueur,
Signale enfin un terme à sa longue rigueur.

CLODOER.

Prêts à répandre un sang dont la vapeur lui plaise,
Vous devez aujourd'hui consulter Orovèse;
Et je vais conjurer ce sacrificateur
De fléchir de mes maux le rigoureux auteur.

CLAVIS.

Orovèse aux mortels refuse sa présence :
Il ne paraîtra point.

ISULE.

Ciel !

CLODOER.

Une autre puissance
Révoquera l'arrêt qui m'enleva mes droits :
Les prêtres rassemblés absoudront, je le crois,

Celui qui, rassurant les publiques alarmes,
Vit les destins fléchis favoriser ses armes.

CLAVIS.

Ce jour, n'en doutez point, changera votre sort.
Si le ministre saint eût dicté votre mort,
Et qu'au trépas un tems votre tête échappée
Revînt s'offrir au glaive, elle serait frappée :
Ce qu'aux dieux une fois un prêtre a consacré,
Jamais impunément ne leur est retiré.
Le jaloux Teutatès, de sang insatiable,
Attache sur sa proie un œil impitoyable.

CLODOER.

On dit qu'il nous demande un sang déjà promis
En honneur de ce jour fatal aux ennemis;
Qu'il fume avec l'encens, et qu'en ce sacrifice
Avec Isule enfin mon hymen s'accomplisse.
Quoi donc ! si la victoire eût fait un autre roi,
Eût-il avec mon rang possédé votre foi ?

ISULE.

De mon sort, de mes vœux suis-je donc la maîtresse?

CLAVIS.

Ses refus ont pour vous signalé sa tendresse:
D'un décret absolu la seule autorité
Triomphait aujourd'hui de sa fidélité :
Son cœur vous fut constant, Clodoër.

ISULE, *à part.*

Malheureuse !

CLODOER.

Ah ! que de votre amour l'assurance flatteuse...

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, ÉGÉSILE.

ISULE.

Qui t'amène ? d'où vient que tes sens agités...

ÉGÉSILE.

Sage druide, et vous, ô ma sœur, écoutez :
Maintenant poursuivi par un dieu qui l'obsède,
Appelant et la nuit et la mort à son aide,
Orovèse est errant dans les lieux d'alentour.
Du peuple dans ces bois il a su le retour :
Il se traîne, il se plaint ; ses accens lamentables
Rassemblent des hameaux les hôtes charitables ;
Se roulant dans la poudre, il en souille son front :
De ses douleurs, dit-il, il leur montre l'affront,
Et, faible et gémissant, se dispose à paraître.

ISULE.

Ciel, ta bonté l'envoie.

CLAVIS, *à part.*

Ou ton courroux, peut-être.

CLODOER.

Serait-ce mon pardon qu'il revient prononcer ?

ISULE.

Appuyé d'un pasteur, je le vois s'avancer.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, OROVÈSE.

OROVÈSE, *à son guide.*

Conduis mes pas tremblans, et soutiens ma faiblesse:
La nuit sur mon chemin étend son ombre épaisse....
Les objets, devant moi, sont par elle effacés,
Et du froid de la mort tous mes sens sont glacés.
Où sommes-nous?

ISULE.

Hélas!

CLAVIS, *avec inquiétude.*

Le peuple t'environne;
Il t'écoute : il attend ce que son prêtre ordonne...
J'avais cru, sur la foi de tes derniers discours,
Que ton vœu loin de nous t'enchaînait pour toujours;
Je l'annonçais. Pourquoi sors-tu de ta retraite?

OROVÈSE.

Ils ont du ciel vengeur appelé l'interprète,
Et je satisferai leurs desirs curieux:
J'offrirai mes tourmens en spectacle à leurs yeux...
Je parlerai, Clavis.

CLAVIS, *bas*, *à Orovèse.*

Eh! que vas-tu leur dire?
Ta débile raison perd-elle tout empire?

OROVÈSE.

Impérissable Esus, arbitre des mortels,
Père du monde; et toi qu'encensent nos autels,
Soleil, qui sur ton char nous fuis dans ta carrière,
D'une coupable vie éteignez la lumière.

CLAVIS.

Ils ont de nos périls daigné nous délivrer.

OROVÈSE.

Je le crois; leur victime est tout près d'expirer.

ISULE.

Son front semble adouci.

OROVESE.

Pasteurs, hommes paisibles,
J'ai cru long-tems ces lieux à vous seuls accessibles:
Vos soins m'y nourrissaient... on vient m'en arracher.
Adieu, triste caverne! adieu, sombre rocher!
Et toi, de qui j'aimais l'horreur mystérieuse,
Ton enceinte, ta nuit n'est plus silencieuse,
Forêt perfide! Adieu.... la tombe est le séjour....
(Apercevant Isule.)
Non, je chéris encor la lumière du jour.

ISULE.

Souffrez qu'au nom de tous, respectable druide,
A la voix de Clavis mêlant ma voix timide....

OROVÈSE.

Priez, priez les dieux... ils vont se désarmer...
Leur victime qu'enfin il est tems de nommer...

(Il aperçoit Clodoër.)

CLODOER, *avec respect.*

Druide, si, troublant la pompe qui s'apprête...

OROVÈSE.

O tonnerre vengeur! éclate sur ma tête.

ISULE.

Quelle horreur vous saisit!

OROV SE.

D'où viens-tu?

CLODOER.

Cet effroi
Présage-t-il encor...

OROVÈSE.

D'où viens-tu?

CLAVIS.

Connais-toi;
Maîtrise en ses transports la fureur qui t'égare.

ISULE.

De son cœur, de ses sens quel dieu fatal s'empare!

OROVÈSE.

N'es-tu pas à l'exil par ma voix condamné ?

CLODOER.

Pour sauver les Gaulois le sort m'a ramené.

OROVÈSE.

Un proscrit se doit-il armer pour leur défense ?

CLODOER.

Les dieux par mon triomphe annoncent leur clémence.

CLAVIS.

L'ennemi sous ses coups a déjà succombé.

OROVÈSE.

Les Bretons...

CLODOER.

Sont en fuite, et leur chef est tombé.

OROVÈSE.

Ainsi de ton retour favorisant l'audace,
Les justes immortels ont prononcé ta grace !
Et je suis le jouet d'un esprit furieux !
Et mes arrêts trompeurs sont démentis des cieux !
Ah ! sans doute, accourant au bruit de ta victoire,
Isule de ton front a couronné la gloire?

ISULE.

Quels terribles regards lance votre courroux !

CLODOER.

Clodoër vous venait implorer à genoux :

Même il s'était flatté que sa longue misère
Avait enfin du sort épuisé la colère,
Et qu'Isule avec lui pouvait renouveler
Les sermens d'un hymen que vous dûtes sceller.

OROVÈSE.

Quels sermens?... quel hymen?... Isule! Ah! téméraire!...
Aux vœux les plus sacrés pensais-tu te soustraire?...

ISULE.

Un décret solemnel dispose de mon cœur;
On veut que des Bretons j'épouse le vainqueur.
Avais-je un seul appui qui raffermît mon zèle?
Eh! que peut d'un roseau la faiblesse rebelle?

OROVÈSE.

Déplorable Orovèse! en est-ce assez enfin?
Tes efforts changent-ils l'inflexible destin?
Viens, et pare de fleurs l'épouse couronnée,
Donne l'heureux signal aux hymnes d'hyménée...
Hyménée! en tes chants consacre les appas
Si chers à cet époux qui passe dans ses bras!
Hyménée!... oh! quels sont aujourd'hui tes auspices!
Un peuple convoqué pour d'affreux sacrifices,
Des lambeaux qu'en nos champs le carnage a semés...
Oui, consultons le vol des oiseaux affamés,
Le sang qui fume encor... chantons ces nœuds impie
Chantons ce noir hymen, présidé des furies.

CLODOER, *en courroux.*

Mettrez-vous à mes feux un obstacle éternel?

OROVÈSE.

Je trancherai mes jours au pied de cet autel
Avant...

CLAVIS.

Tais-toi.

ISULE.

Parlez.

CLAVIS.

Que ton ame s'appaise.

CLODOER.

Exhalez vos fureurs.

ISULE.

Achevez, Orovèse.

OROVÈSE.

O sanglots que mon sein ne peut plus contenir !
Que fais-je ?... où suis-je?.... Ami, que vais-je devenir?
Prends pitié de mes maux; que ma douleur te touche:
Veille sur moi, sur eux, et ferme-moi la bouche....
O mort!

CLAVIS, *au prince qui s'avance vers Orovèse.*

Toi, Clodoër, crains de l'interroger.

CLODOER.

C'est trop d'un vain courroux redouter le danger.

OROVÈSE.

De ton bannissement va subir l'anathême.

CLODOER.

Il sera révoqué par le sénat suprême :
Ma vie est en ses mains ; il servira mes feux,
Et de nos cœurs unis consacrera les nœuds.

OROVÈSE.

Elle t'aime, dis-tu ?

CLODOER.

Cette chère assurance
Fera du sort jaloux triompher ma constance.

ISULE.

Prince, le mien est-il de causer vos malheurs?

OROVÈSE, *avec fureur et désespoir.*

Misérable ! tes yeux versent pour lui des pleurs !
Tu l'aimes !... tu cachais cette flamme sinistre !
Tu veux de ton hymen que je sois le ministre !
Tu l'aimes ! tu jouis du hasard fortuné
Qui protège un amant que j'avais condamné !
Tu l'aimes !.... Ah ! tremblez !

CLODOER.

D'où naîtraient nos alarmes?
Elle est le juste prix du succès de mes armes.

OROVÈSE, *hors de lui.*

Un rival brisera votre lien fatal ;
Un autre époux l'attend.

CLODOER.

Eh ! quel est ce rival ?
Cet époux?....

OROVÈSE, *hors de lui.*

Votre dieu qui la veut pour victime.

ISULE.

Moi !

EGÉSILE.

Ma sœur !

CLODOER.

Ciel !

CLAVIS.

O ciel !

OROVÈSE.

Ton amour est son crime.
L'enfer rejettera tous vos pleurs superflus....
Sacrilèges amans ! vous ne vous verrez plus.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* OROVÈSE.

CLODOER.

Le croirai-je ?

ISULE.

La mort m'appelle en sa demeure....

CLAVIS.

Est-ce le ciel qui parle ?

EGÉSILE.

Ah ! faut-il qu'elle meure?

CLAVIS.

A la rigueur du dieu ne peut-on l'arracher?...
Isule de ces bords devait-elle approcher?....
Fuyons, fuyons ces lieux témoins de sa sentence,
Et qu'a remplis d'horreur le cri de la vengeance.

(Il sort avec les druides et la foule.)

EGÉSILE.

Ah, ma sœur ! qu'as-tu fait pour mériter la mort ?

CLODOER.

As-tu comblé mes maux, impitoyable sort ?
Qu'Orovèse et la Gaule et ses autels périssent !
Fatales déités, que mes vœux vous fléchissent !....
Mais j'aurai des amis prompts à la secourir :
Je vais les rassembler, la sauver, ou mourir.

(Il sort.)

EGÉSILE.

Rien ne peut-il changer ta sentence cruelle ?....

ISULE.

Il me condamne, lui.... Je suis donc criminelle.

(Elle s'évanouit dans les bras de sa sœur et des personnes de sa suite qui l'entraînent.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISULE, *seule.*

Où vais-je? c'est ici que je dois expirer.
Goûtons seule un moment la douceur de pleurer.
Un juste soin, donnant libre cours à ma plainte,
Me laisse sur ma foi sans garde en cette enceinte :
Pour retenir mes pas est-il même besoin
Que des yeux surveillans m'environnent de loin?
Toutefois, à l'aspect de la mort qui s'avance,
Je sens de mes esprits défaillir l'assurance :
Prête à quitter la terre, une lâche terreur
Mêle à mon noble espoir je ne sais quelle horreur.
Que dis-je? Allons sans peur voir ces dieux que j'adore,
Et ce jour éternel qui n'a point eu d'aurore;
Etouffons en mon sein des regrets superflus...
Pardonnez à mes vœux tremblans, irrésolus,
Grandes divinités! que mon sang vous appaise...
Pardonne à ta victime, ô terrible Orovèse!
D'autres se vanteront d'approcher sans pâlir
Cette heure, cet autel qui doit m'ensevelir.
Ombres de mes parens, soutenez mon courage;
Il est faible... Quelqu'un marche vers cet ombrage :
Oh! c'est lui! c'est mon juge!

SCÈNE II.

OROVÈSE, ISULE.

(Orovèse accourt précipitamment, et s'arrête devant Isule sans pouvoir lui parler)

ISULE.

Orovèse, venés
Rassurer mes esprits chancelans, consternés:
De la religion les augustes paroles
En chasseront le doute et les regrets frivoles.
Secondez-moi : daignez me répéter encor
Comment, loin de la terre, en son sublime essor,
L'ame aux dieux attachée, et comme suspendue,
Revole dans leur sein dont elle est descendue;
Pourquoi cette ame, enfin, qui ne doit point périr,
Craint-elle avec le corps de tomber et mourir;
L'avenir, où se veut plonger mon œil timide,
Offre devant mes pas sa nuit muette et vide;
Et ce monde, long-tems rebut de mes ennuis,
Où je veille, où je marche, où je sens, où je suis,
Ces bois, ce ciel, ce jour qui frappe encore ma vue
Brillent d'une splendeur que j'avais méconnue.
Dirai-je plus? jamais ne me parut si doux
Ni l'amour de ma sœur, ni mon respect pour vous...
Ne vous irritez point; secourez ma faiblesse,
Et ne soupçonnez pas que son excès m'abaisse
Jusques à rejeter la cruelle faveur
Du triomphe éternel qu'enviait ma ferveur.

Croyais-je, en vous cherchant, qu'au gré du'n sort barbare
J'allais solliciter l'arrêt qui nous sépare.
Non, vos sévérités ne sauraient redoubler
La juste horreur... Comment! je vois vos pleurs couler!

OROVÈSE.

Est-il pour m'accabler de plus cruelles armes
Que ses soupirs craintifs, et ses timides larmes,
Dieux irrités?

ISULE.

Vous seul, en me rendant la paix,
Imposerez silence à mes lâches regrets.

OROVÈSE.

Est-ce moi qui, forçant ma victime à se taire,
D'un bourreau, sans pitié, prendrai le caractère?
Suis-je comme le glaive insensible et glacé,
Par qui sur nos autels tant de sang fut versé?
Désabusez enfin votre respect crédule.

ISULE.

Que voulez-vous me dire?

OROVÈSE, *tombant à ses genoux.*

A vos pieds, chère Isule,
Le misérable auteur d'un arrêt odieux
Vient se justifier comme devant les dieux.

ISULE.

Druide, levez-vous... quel intérêt vous touche?
L'oracle rigoureux parla par votre bouche,
Et vos transports m'ont dit que, sans de longs combats,
Jamais vous n'eussiez pu me livrer au trépas.

OROVÈSE.

Il fallut que le ciel m'aveuglât par sa haine,
Lorsque ma frénésie, exécrable, inhumaine,
Sans regret d'immoler la vertu, la beauté,
De voir des yeux si doux fermés à la clarté,
Au couteau préparé pût dévouer ta tête...
A racheter tes jours la mienne est toute prête.
Oui, ce monstre irrité, qui demanda ton sang,
Ce monstre t'adorait, même en te menaçant...
Je t'aime.

ISULE.

Où me cacher? où fuir sa vue?... O honte!

OROVÈSE.

Ce n'est point un amour que ma raison surmonte,
Ni dont mon cœur se plaise à vanter les tourmens,
Lâches séductions des vulgaires amans;
C'est un poison fatal, brûlant, plein d'amertume,
Dont la subtile ardeur me sèche, me consume,
Un feu, par vos regards, dans mon sein attisé,
Qui coule avec mon sang en torrent embrasé,
Un mal que tout accroît, que j'exhale et respire.
Hélas! dans les accès de mon premier délire,
D'un penchant vertueux j'admirai le pouvoir:
Aimable égarement! je me plaisais à voir
Dans vos traits, la candeur, la pieuse constance;
Dans la paix de vos yeux, la paix de l'innocence,
Et sur un jeune front, plein de sérénité,
Cette pudeur qu'anime une douce fierté.
Hé bien! tant de vertus dont vous êtes ornée
Furent de mes remords la source empoisonnée:

J'emportai loin de vous un feu profanateur.
O fatal ascendant du sort persécuteur !
J'avais fui ; sans témoins, je pleurais sur mes crimes :
Ma rage dans ces bois n'avait point de victimes ;
Seul, mes cris innocens sur les coteaux déserts
Mêlaient un vain courroux aux tempêtes des airs.
L'ennui, ma pauvreté, le deuil de ces ombrages,
Tant de nuits sans sommeil, leurs humides orages
Auraient usé bientôt ma vie avec mes feux ;
Déjà mes souvenirs étaient moins douloureux.
Quand d'adoucir mes maux j'avais quelque espérance,
Je revois, qui? l'auteur de ma longue souffrance !
Voilà que de l'exil ramené parmi nous,
Mon rival s'offre à moi pour être votre époux,
Et que mon désespoir, par un coup que j'abhorre,
Pour perdre qui je hais frappe ce que j'adore !
Va, plains-moi... plains l'excès de ma férocité ;
C'est par là que surtout mes feux ont éclaté !
Voyant sur mon rival mes vengeances perdues...
Un trouble pénétra mes entrailles émues...
Il restait à choisir ou ta mort ou vos nœuds.
J'eusse, avec moins d'amour, été plus généreux ;
Mon extrême fureur en fut la preuve extrême :
Le coup qui t'attendait m'aurait frappé moi-même.
Tendre et cruel, pieux et sacrilège enfin,
Je crains les dieux, je t'aime, et suis ton assassin.

ISULE.

Veillé-je !... est-il bien vrai !... Sa bouche me déclare
L'aveuglement coupable où sa raison s'égare !
A son profane amour il osa m'immoler !
Et de pitié pour lui mon cœur se sent troubler !

Le ciel de tant d'horreurs le pourrait-il absoudre ?
Ah ! qui suspend encor ma colère et la foudre ?

OROVÈSE.

Un pouvoir protecteur qui, veillant sur vos jours,
En prolongeant les miens, vous garde mes secours.
Il faut nous fuir, Isule ; évitez votre perte.
J'ai su toucher Clavis, et la route est ouverte.
Attendons votre sœur qu'il doit faire avertir ;
Dès qu'elle paraîtra, hâtez-vous de partir.

ISULE.

C'est ce même Orovèse, au devoir si fidèle,
Qui trahit les vertus dont il fut le modèle !
Ses desirs, ses regards ont pu se détacher
D'impérissables biens dignes de le toucher !
Pour qui? pour un objet dont la beauté mortelle
Reçoit du tems, sans cesse, une injure nouvelle !
Ah! mourons : ces attraits, dont vos malheurs sont nés,
Furent par vos rigueurs justement condamnés.
Mais à mon seul trépas bornez votre vengeance :
Payez enfin ma dette à la reconnaissance ;
Ce Clodoër, sujet de vos ressentimens,
Sauva mes tristes jours en des remparts fumans ;
Que sa sentence, au moins, justement révoquée,
N'expose plus sa vie en tous lieux attaquée.
Les jalouses terreurs dont vous semblez confus
Se calmeront soudain quand je ne serai plus.
Je meurs contente, au moins, en exhalant ma vie,
De vous rendre la paix que je vous ai ravie.

OROVÈSE.

Hé quoi ! c'était donc peu de mon affreux malheur ;
Un trait si déchirant redouble ma douleur !

On meurt pour moi, dit-on ; on vécut pour un autre.
Pour punir mon amour, vous me parlez du vôtre !...
Je ne murmure point de vos justes mépris.
Clodoër est lui seul présent à vos esprits :
Cette terre à vos yeux sans lui n'a plus de charmes;
Vous le pleurez.

ISULE.

Vos pleurs m'arrachent seuls des larmes...
A ce ciel qui m'entend j'ai consacré ma foi,
Et jamais Clodoër ne fut aimé de moi.

OROVÈSE, *avec transport.*

Ah, dieux ! vous en croirai-je ? et votre bouche, Isule,
Dit-elle vrai ?

ISULE.

Mon cœur n'a rien qu'il dissimule.

OROVÈSE.

Il n'était point aimé !

ISULE.

Non ; toujours ma pudeur
Resta fidelle au vœu d'une austère froideur.

OROVÈSE.

Ainsi de mes conseils la mémoire gravée...

ISULE.

Fut la plus douce loi de mon cœur observée.

OROVÈSE.

Le tems n'avait donc pas chassé mon souvenir ?

ISULE.

J'aimais avec ma sœur à m'en entretenir.

O R O V È S E.

Le vôtre en ces forêts me suivait dès l'aurore;
La nuit en ma demeure il revenait encore.

I S U L E.

Nous disions toutes deux, accourant pour vous voir,
Que rien n'était pour nous plus cher que cet espoir.

O R O V È S E.

O délices!... Parlez.

I S U L E.

Nous répétions sans cesse
Vos leçons et vos chants, pleins d'une sainte ivresse.

O R O V È S E.

Où je peins le bonheur de ces époux sacrés
Qui, chastes sur la terre, et long-tems séparés,
S'unissent dans le ciel, et confondent leurs ames.

I S U L E.

Divins ravissemens où s'épurent leurs flammes.

O R O V È S E.

Momens où pour toujours leurs maux sont oubliés.

I S U L E.

Plaisirs qui par la mort ne sont pas trop payés.

O R O V È S E.

Que dites-vous?... Fuyez un infame druide
Dont la rage invoqua cet autel homicide.

I S U L E, *jetant un cri de douleur.*

Ah! vous me rappelez que mes jours vont finir!

OROVÈSE.

Suis-je assez malheureux de vous appartenir,
Dieux, qui m'avez chargé d'indissolubles chaînes!
Votre joug fait mon crime et l'excès de mes peines!
Elle daigne me plaindre, et m'entend sans courroux:
Elle eût reçu mon cœur, s'il n'était pas à vous.
Isule, ah! si l'aveu qui sortit de ma bouche,
Les maux que vous causez, mon désespoir farouche,
Mon opprobre, mes traits décolorés, flétris,
Ne vous pénètrent pas d'horreur et de mépris,
Vivez, et que le soin d'une tête si chère
Me soit de vos pardons une preuve sincère.
En ce juste desir puissé-je être obéi!
N'y soyez point rebelle, ou je me crois haï.
Cherchez d'autres climats; allez, infortunée:
Mon ame, à vous chérir en tous tems condamnée,
Vous suivra, gémira de votre éloignement.
De ce cœur quelquefois pleurez l'égarement.
A ce triste intérêt si j'ai droit de prétendre,
Des bouts de l'univers nos cœurs pourront s'entendre,
Et sans honte, du moins, pleins d'un doux souvenir,
Par de communs regrets se répondre et s'unir.
Consentez à la fuite, et m'épargnez un crime,
Et j'aurai la douceur, sous le joug qui m'opprime,
De penser que le rang qui m'attache à l'autel
Met lui seul entre nous un obstacle éternel.
Prononcez donc.

ISULE.

Je pars.

OROVÈSE, *plein d'une joie soudaine.*

O divine clémence!
Ce généreux pardon est-il votre vengeance?

Qu'un exemple si noble accroît mon repentir !
Votre sœur vient à nous : c'est l'heure de partir.

SCÈNE III.

ISULE, OROVÈSE, ÉGÉSILE.

OROVÈSE.

ÉGÉSILE, soyez sa compagne assidue.

ÉGÉSILE.

Embrasse-moi, ma sœur : enfin tu m'es rendue !
Eh ! qui vous inspirait un dessein si cruel
Que de faire couler son sang sur un autel ?
Auriez-vous de sa mort soutenu les approches ?

ISULE.

Cesse de l'affliger par d'injustes reproches.

ÉGÉSILE.

Un guide nous attend non loin du bois voisin
Où la route est coupée en un double chemin.
Là des coursiers sont prêts : la nuit tombe, et ses ombres
Pour nous favoriser rendent ces lieux plus sombres.

ISULE.

Où doit-on nous conduire ?

OROVÈSE.

Aux bords où dans son sein
La Meuse reçoit l'Alve et les ondes du Rhin :

ÉGÉSILE.

Partons ; je guiderai ta démarche pénible,
Je veillerai la nuit sur ton sommeil paisible.....

Viens, ô de ma tendresse unique et doux objet !
Heureuse dans le cours d'un périlleux trajet
D'accompagner ma sœur que j'ai toujours chérie,
Les lieux où tu vivras deviendront ma patrie.

ISULE, *à Orovèse.*

Adieu : mon cœur gémit d'abandonner ces bords.

OROVÈSE.

Plaignez mon désespoir, Isule, et mes remords.

SCENE IV.

(Il fait nuit.)

OROVÈSE, *seul.*

TÉNÈBRES, hâtez-vous ! nuit sombre, étends tes voiles !
Nuages, éclipsez tous les feux des étoiles !
Antique et vaste bois, qu'Isule avec sa sœur
Echappe à ses dangers sous ta noire épaisseur !
L'obscurité souvent fut complice du crime ;
Qu'elle serve au salut d'une tendre victime,
Et que, la dérobant au coup qui la poursuit,
Elle prête son sein à la vertu qui fuit !
Que disais-tu, Clavis ? Que des dieux attendue,
Promise à leurs autels, sa mort leur était due....
Ce n'est pas un forfait de vouloir la sauver ;
Le bonheur que je sens doit bien me le prouver.
Le crime ne fait pas verser ces douces larmes....
O consolant espoir dont j'éprouve les charmes,
De la bonté céleste es-tu l'avant-coureur ?
Que sans retour enfin s'éteigne ma fureur.

Le joug qui m'asservit rend mon amour coupable ;
En tout autre mortel serait-il condamnable?
Non : aux pieds d'une amante il irait s'enivrer
Des innocens plaisirs qu'il saurait inspirer,
Epancher en sermens ses feux inépuisables,
Consumer à la voir les heures peu durables,
Absent, en occuper ses esprits enchantés :
Le destin me priva de ces félicités.
Esus, divin auteur, qui veilles sur ce monde,
Animé par ta voix, mu par ta main féconde,
Toi qui règles les cieux, et fis naître le jour,
Prouve mieux ta puissance, et détruis mon amour;
Eteins, éteins en moi le feu qui me dévore :
La nature et la paix me souriront encore.
Mes jours couverts de deuil vont enfin s'éclaircir,
Mes desirs s'épurer, mes remords s'adoucir ;
Je reprendrai mon luth, et ses cordes fidelles
Rediront aux humains tes grandeurs éternelles.

SCENE V.

OROVÈSE, CLODOER *entrant, suivi de quelques chefs.*

CLODOER, *aux chefs.*

Elle n'est point ici !.... Courez, volez, amis,
Et remplissez le soin que je vous ai commis. *(Ils sortent.)*
Orovèse, à loisir vous méditez, je pense,
Comment de vos décrets accomplir la vengeance :
Vous déterminez l'heure, et choisissez le lieu
Où tombera le coup que suspend votre dieu.
En cet auguste soin je vous trouble peut-être;
Mais il est des secrets que vous devez connaître.

Croyez-en mes avis; par de sages efforts
Détournez les malheurs qui suivraient mes transports,
Prévenez des Gaulois le fanatique zèle ;
Ne me contraignez pas d'embrasser la querelle
De l'innocence en pleurs qu'on prétend égorger :
De ce que peut mon bras je vous ai fait juger.
Ce jour vous prouve assez, ministres inflexibles,
Que vos arrêts divins ne sont pas infaillibles :
Ce même Clodoër, méprisable banni,
Qu'on n'eût pas approché sans en être puni,
A qui votre anathême attachait l'infamie,
Lui-même terrassant une horde ennemie,
Nettoya de brigands ce rivage infesté.
S'il fût loin de vos bords docilement resté,
S'il n'eût pas fait mentir vos présages sinistres,
Que devenaient l'état, le culte et ses ministres?
Je fus votre rempart, votre dernier soutien;
Je sus vaincre pour vous : quel salaire est le mien?
C'est peu de m'arracher le prix de ma victoire;
O meurtre abominable! on veut, on a pu croire
Que d'un fer criminel je laisse assassiner
Celle que, triomphant, je reviens couronner!
Ah! que plutôt.... Tremblez de votre excès d'audace!
Tremblez que les effets ne suivent ma menace!
Armé contre vos lois par l'amour en courroux,
Je ferai plus pour lui que je n'ai fait pour tous.

OROVÈSE.

Prince, n'exhalez pas ces plaintes inutiles;
Tous vos emportemens sont désormais stériles.
Mes soins pour la sauver, ces lieux m'en sont témoins,
D'accord avec vos vœux, ont prévenu vos soins.

Ah ! si la triste Isule à votre ame est si chère...
Elle me l'est à moi : calmez votre colère.
Par moi son jeune esprit se laissant gouverner,
De talens précieux je me plûs à l'orner :
Leur éclat embellit les grâces de son âge,
Et d'un œil complaisant j'admirais mon ouvrage.
Sa mort, non moins que vous, m'aurait rempli d'horreur.

CLODOER.

Fallait-il l'ordonner ? est-ce une aveugle erreur ?

OROVÈSE.

Vous vîtes mon désordre, et vous pûtes connaître
Si de mes volontés j'étais alors le maître.

CLODOER.

Comment ! vos dieux sanglans, cruels, capricieux...

OROVÈSE.

Ne leur adressez pas ces noms injurieux :
Ne confondez jamais, dans une injuste haine,
Leur sage providence et la faiblesse humaine.
Qui du respect des dieux s'affranchit une fois,
Violera bientôt les plus augustes lois :
Ce sont les vérités qu'il convient de redire
A ceux que leurs destins appellent à l'empire.
Vous allez y monter : ces maximes, seigneur,
De votre règne heureux prolongeront l'honneur ;
Car, à vos nobles droits bien loin que je m'oppose,
Réparant tous les maux dont ma voix fut la cause,
Au sénat de Carnute, où je viens d'envoyer,
Mes efforts, par avance, ont su vous appuyer.

Il m'est doux de prévoir que bientôt sa justice,
De votre bras vainqueur payant le haut service,
Va rompre le décret d'un long bannissement!
Peut-être qu'à mon roi je parle en ce moment.

CLODOER.

Rendez-moi donc Isule à mon amour ravie;
Au prix de mes grandeurs accordez-moi sa vie.
Je ne veux que sa main; j'abjure un vain pouvoir.....
Où donc est-elle? au moins ne puis-je encor la voir?
Parlez; de son aspect quel obstacle me prive?

OROVÈSE.

Ecoutez-moi, seigneur... Vous voulez qu'elle vive?

CLODOER.

Si je le veux!... grands dieux! aux dépens de mes jours!

OROVÈSE.

Hé bien donc, étouffez de dangereux amours:
Isule en d'autres lieux porte sa destinée.

CLODOER.

J'accompagnerai donc sa fuite infortunée!
Je ne crains sur ses pas ni honte ni revers.
Ma gloire, vos respects, le sceptre et l'univers,
Rien n'importe à mon cœur s'il perd tout ce qu'il aime.
Ah! si vous connaissiez ce sentiment suprême,
L'amour, qui pour jamais, par des liens jaloux,
Attache au sort d'Isule un malheureux époux.

OROVÈSE.

Avez-vous oublié que votre ardeur funeste
A pu de ses beaux jours précipiter le reste?

Rappelez-vous, seigneur, ce qu'allait lui coûter
Le nom de son époux que vous vouliez porter.
Ma fureur, à ce nom, subite, involontaire....
Vous ne pouvez percer ce terrible mystère...
Mais, seigneur, je le sens encore avec effroi,
Ma frénétique horreur se saisirait de moi
Si jamais son amour, couronnant vos tendresses,
Etait parjure.... au ciel qui reçut ses promesses.
Garantissez sa foi par vos engagemens;
Renoncez à sa main: j'exige vos sermens.

CLODOER.

Ce que vous demandez me serait-il possible?

OROVÈSE.

Le sort met entre vous un obstacle invincible.
Ne frémiriez-vous pas si, lui coûtant le jour...

CLODOER.

Me préserve le ciel de ce féroce amour!
Voudrais-je en mes ardeurs, fatal à ma maîtresse,
L'entraîner au tombeau par ma jalouse ivresse,
Moi qui, malgré les dieux devenu son soutien,
Hâterais mon trépas pour suspendre le sien?

SCÈNE VI.

OROVÈSE, CLODOER, SA SUITE, CLAVIS.

CLODOER.

CLAVIS, qui vous ramène?

CLAVIS.

Isule est arrêtée.

OROVÈSE, *poussant un cri.*

Ciel !

CLODOER.

Ah ! que dites-vous !

CLAVIS.

Par moi-même écartée
Des chemins que d'Isule avaient suivi les pas,
Près d'ici s'assemblait la foule des soldats ;
Lorsque sur un coursier, dont la fougue effrénée
Agitait dans les airs sa bride abandonnée,
Une femme apparut, qui s'efforçait en vain
De l'arrêter encor de la voix, de la main.
C'était elle : sa sœur la suivait éplorée.
On court ; et l'une et l'autre est du peuple entourée.
L'homme qui les guidait, au même instant surpris,
Est traîné sur leurs pas à travers mille cris.

(A Clodoër.)

De vos amis, seigneur, l'approche inattendue
Les avait détournés dans leur course éperdue.

(A Orovèse.)

Le guide interrogé, tremblant, glacé d'effroi,
Dit les ordres secrets qu'il a reçus de toi.
Je calme en vain l'orage : on crie à l'imposture :
Et le meurtre d'Isule en eût lavé l'injure ;
Mais le peuple ayant cru que, pour la lui ravir,
Son amant de ton nom tentait de se servir,
Veut, dit-il, confondant ce hardi stratagême,
Que tu sois vengé d'elle en l'immolant toi-même.

OROVÈSE, *dans le plus profond désespoir.*

Qui ? moi, Clavis !

CLODOER.

C'est vous qu'on nomme son bourreau !

Que dans mon propre cœur s'enfonce le couteau
Avant qu'à ces cruels votre main obéisse !
Commencez donc sur moi votre barbare office,
Ou mon bras, dispersant les apprêts du bûcher....

OROVÈSE.

Oui, va, cours, arme-toi, cours la leur arracher....
Ton bras est le premier que son danger réclame.....
Défends-la.... c'est ton bien, ta maîtresse, ta femme.

CLAVIS.

Que lui conseillez-vous! le peuple furieux.....

CLODOER.

Je braverai le peuple et ses cris et ses dieux.
Leur fureur va bientôt céder à mon audace :
Je vole, et, désormais enchaîné sur sa trace,
Je ne la quitte plus, et pour verser son sang,
Il faut de tout le mien qu'on épuise mon flanc.

SCÈNE VII.

OROVÈSE, CLAVIS.

CLAVIS.

En vain se flatte-t-il que sa main la défende :
Je te l'avais prédit; l'autel la redemande;
Et sous le coup fatal, que tu crus détourner,
L'inflexible destin semble la ramener.
Toi, l'instrument du dieu qui dans son sein l'appelle,
Et qui punit ainsi ta flamme criminelle.....

OROVÈSE, *tout en larmes.*

Hé bien, Clavis?

CLAVIS.

L'arrêt est fixé sans retour:
Cède, et n'accuse plus ni toi ni ton amour.....

OROVÈSE.

Cours, ami..... par pitié.... Devant la foule entière
Viens.... attestons du jour l'éternelle lumière....
Disons.... dis les forfaits dont tu me sais l'auteur,
Que mon organe impie, exécrable, imposteur,
Osa.... Non.... suis mes pas.... ils verront ma démence,
Mes pleurs, mes maux, ma rage....

CLAVIS.

Où court ton imprudence?
D'un aveu flétrissant quelle sera la fin?
Il ne ravira point Isule à son destin;
Le peuple veut son sang.

OROVÈSE.

Du sang! du sang!... ô joie!
Foule barbare! accours; on amène ta proie:
D'un spectacle si doux viens repaître tes yeux!
Suis de ta cruauté le penchant curieux!
La vois-tu cette femme, et sa pâleur subite....
Son sein percé du glaive.... et son cœur qui palpite?....
Jouis de la lenteur de ses derniers soupirs....
Le prêtre.... son supplice ajoute à tes plaisirs....
Amant de sa victime, il la suit dans la tombe....
Il meurt. *(Il tombe évanouit.)*

CLAVIS.

O mon ami!.... L'infortuné succombe.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

On dresse un bûcher devant les marches de l'autel.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISULE, CLODOER, GARDES *portant des torches en leurs mains.*

CLODOER.

Gardes, ne craignez plus un prince infortuné ;
Vaincu, trahi du sort, des siens abandonné,
Mes plus vaillans amis sont morts pour la princesse :
Je ne puis rien tenter. Souffrez que ma tendresse
En un funeste adieu s'épanche librement ;
Je n'ai pour lui parler que ce dernier moment :
Eloignez-vous. Clavis permet que je la voie.

ISULE.

D'où vient que loin de nous votre ordre les renvoie?

CLODOER.

Il importe à vos jours, dans cette extrémité,
Qu'aucun de mes secrets ne puisse être écouté :
L'espoir me reste encor. Dans ma fureur première,
J'avais cru qu'une foule aveugle et peu guerrière,
Que du zèle un instant soulevait la chaleur,
Ne pourrait opposer d'obstacle à ma valeur :
Aux champs que j'inondai du sang de l'insulaire
J'ai fait près des soldats réclamer mon salaire,
Et par mes prompts avis en secret parvenus,
Déjà de tout le camp nos malheurs sont connus :
Mes braves compagnons ont pris votre défense.
Ceux-là n'ont pas en vain embrassé mon offense;

Déjà faits aux périls où j'ai su les guider,
Ceux-là n'ont pas des cœurs prompts à s'intimider :
Combattans aguerris, leurs rangs inséparables
Vous offrent des remparts au peuple impénétrables.
Un fanatisme saint ne peut les mutiner;
Le zèle de l'honneur sait trop les enchaîner :
Et chacun, alliant sa colère à la mienne,
Défendra votre vie aux dépens de la sienne.

ISULE.

Quittez, seigneur, quittez vos barbares projets :
Ces fidèles guerriers deviendront vos sujets;
A d'utiles exploits consacrez leur service.
On a trop suspendu le triste sacrifice
Qui doit de vos états assurer le bonheur.
Du trépas qui m'attend ne m'ôtez pas l'honneur;
Ah ! ne reculez pas mon terme salutaire,
Prince, et par vos vertus, en exemple à la terre,
Illustrez ces climats, témoins de vos hauts faits,
Et dont la mort d'Isule aura scellé la paix.

CLODOER.

Quoi ! ce peuple qu'irrite un zèle plein d'audace
De son vœu sanguinaire élève la menace !
Quoi ! de la même rage un druide animé
Déchirera le cœur dont je me crus aimé !
La flamme du bûcher où périront vos charmes
Frappera donc mes yeux remplis de vaines larmes,
Et je ne saurai pas, armé pour vous, pour moi,
Punir vos assassins qui m'ont nommé leur roi !
Sont-ce là les garans de leur obéissance
Qu'immoler mon épouse, outrager ma puissance ?
Ils se riraient d'un maître insolemment bravé,
Et moi, de votre aspect, de ma gloire privé,
Je ne douterais plus, honteux de vous survivre,

D'avoir trahi l'amour en tardant à vous suivre!
Non, non, de votre cœur légitimant le choix...

ISULE.

Arrêtez; écoutez l'aveu que je vous dois:
Je sens quelque remords à mon heure suprême,
Seigneur; que votre amour s'abuse encor soi-même,
Et qu'esclave en des nœuds qu'il a crus mutuels,
Sa constance vous lie à mes destins cruels.
Ma foi reconnaissante ici vous fut jurée:
Vos services, l'ardeur que vous m'aviez montrée,
Tout m'enchaînait à vous, et mon attachement
Cédait au bienfaiteur, et non pas à l'amant.
Un intérêt divers nous unit l'un à l'autre:
Vous aimiez ma vertu; moi j'admirais la vôtre:
Vous veniez à l'autel porter un cœur épris;
Ma main en se donnant en était le seul prix.
Oubliez-moi; vivez, et croyez qu'avec peine
Par ce discours ingrat je brise votre chaîne.
L'honneur veut que j'afflige un amant généreux:
Accusez le courroux d'un astre rigoureux;
A détester le jour mon destin m'a réduite.
Evitez les malheurs que je traîne à ma suite.

CLODOER.

Cruelle! c'est ainsi que vous récompensez
Mes respects, ma constance et mes feux insensés!
Cet inflexible honneur, dépouillant toute feinte,
Porte au cœur qu'il outrage une plus vive atteinte
Que le fer menaçant tout prêt à vous frapper.
D'une erreur que j'aimais pourquoi me détromper?
Pourquoi, dans les mépris dont cet aveu m'assure,
De vos froids sentimens m'étalez-vous l'injure?
Est-ce haine pour moi? craignez-vous pour mes jours?
Pensez-vous m'écarter des périls où je cours?....

Malheureux ! dans ses traits lis son indifférence.
N'importe ; je vous aime, et ma persévérance,
Sans gêner votre cœur, sans rappeler mes droits,
Sauvera votre vie une seconde fois.
La foule va marcher sur les pas du grand-prêtre :
Entre vous et l'autel on me verra paraître ;
Je viendrai vous défendre, ou du moins recevoir
Le coup qu'en vous perdant cherche mon désespoir.

SCÈNE II.

ISULE, GARDES.

ISULE.

Que n'ai-je su calmer sa colère homicide,
Et des nouveaux hasards, où son amour le guide,
Préserver un héros dont la noble valeur,
Quand je romps tous ses nœuds, s'unit à mon malheur !

SCÈNE III.

ISULE, CLAVIS, PRÊTRES.

CLAVIS.

Princesse, c'en est fait, et le destin commande
Qu'au dieu cruel des morts on livre son offrande !
Je vous viens à regret dire quel vain effort
Tenta mon amitié pour fléchir votre sort.
Orovèse, accablé par les maux qu'il endure,
Des aveux qu'il vous fit m'a révélé l'injure...
Peu s'en est fallu même, en ses emportemens,
Qu'il n'ait au peuple entier déclaré ses tourmens.
Mais quoi ! s'il eût parlé, vous mouriez l'un et l'autre :
Ce trépas l'eût flétri, sans retarder le vôtre.
Plus sage, il a permis qu'interrogés par moi,
Les chefs de nos vieillards expliquassent la loi.

De ces mortels discrets la fidelle prudence
N'osa jamais des cœurs trahir la confidence.
J'ai tout dit : leur réponse a droit de m'affliger.
L'arrêt dicté sur vous ne se peut plus changer :
Teutatès, aveuglant son prêtre qui l'outrage,
S'est servi contre vous de sa jalouse rage.

ISULE.

Hé bien ! qu'attendez-vous ? je suis prête à mourir.

CLAVIS.

De festons consacrés leurs mains vont vous couvrir.

ISULE.

Est-ce par votre ami que je serai frappée ?

CLAVIS.

Son bras doit être armé de la fatale épée.

ISULE.

Je le plains de remplir un devoir si cruel !

CLAVIS.

On l'exige.

ISULE.

Ma sœur veut me suivre à l'autel.

CLAVIS.

Ses pleurs vous troubleront à votre heure dernière.

ISULE.

Ah ! laissez-lui le soin de fermer ma paupière.

CLAVIS.

Déplorable princesse !

ISULE.

Astre de qui les traits
Brillent d'un pâle éclat à travers ces forêts,
Ta splendeur va bientôt s'éclipser à ma vue.

CLAVIS.

Malheureuse !

ISULE.

Demain la clarté reparue
Luira pour tous les yeux... un repos sans réveil
Aura fermé les miens au retour du soleil.

ÇLAVIS.

Détournez vos regards du sort qui vous opprime;
Ne voyez que le prix d'un effort magnanime.
Pour mon coupable ami ce coup non moins affreux...

ISULE.

Orovèse à cette heure est donc bien malheureux !...
Qu'il ne craigne de moi ni plainte ni murmure,
Et qu'en ma fermeté son courage s'assure :
Le mien, hâtant le glaive entre ses mains remis,
Lui prouvera combien ce cœur lui fut soumis.

CLAVIS.

Douce vertu ! je sens que ma pitié redouble.

ISULE.

Oui, je quitte le jour sans regret et sans trouble,
Et n'implore en mourant qu'une grâce de vous.

CLAVIS.

Parlez.

ISULE.

Selon l'usage antique parmi nous,
Les exemples fameux dont l'histoire nous touche,
Sans jamais être écrits, passent de bouche en bouche...
Gaulois, plaignez les maux par mon cœur éprouvés...
Et qu'en vos souvenirs mes accens soient gravés...
« Amour ! supplice de nos ames !
« La vertu ni le ciel n'éteignent point tes flammes...
« Une fille écouta les profanes aveux
« D'un druide, jadis embrasé d'un saint zèle :
« Hélas !... elle l'aimait... et, victime fidèle,

« Dans la tombe enferma ses secrets et ses feux.
« Amour ! supplice de nos ames !
« La vertu ni le ciel n'éteignent point tes flammes...
Vous redirez cet hymne, et pleurerez mon sort,
Vous toutes qui, chantant mon cantique de mort,
Dans ce lieu, tous les ans, vous plairez à répandre
Un lait pur et des fleurs sur ma tranquille cendre...
Peut-être dans le ciel... oui, j'en crois mes desirs...
Orovèse, appelé par mes derniers soupirs...
Il vient!... Je ne pourrais l'entretenir sans crime,
Et vais orner de fleurs le front de sa victime.

SCÈNE IV.

OROVÈSE, CLAVIS.

CLAVIS.

Orovèse, dis-moi, sens-tu que dans ton cœur
Ton courage abattu reprenne sa vigueur?
Songe à vingt ans de gloire, à tes ferveurs passées,
A ces nuits où veillaient tes pieuses pensées;
Surmonte les horreurs de ton fatal devoir;
Rejette les conseils d'un lâche désespoir:
Il faut que ton amour, que la victime expire.
Au nom des immortels je dois te le redire:
Ne plains pas les tourmens que tu souffres pour eux;
Suis d'un beau dévouement les exemples nombreux:
Là de jeunes guerriers, victimes volontaires,
Expirent avec joie en nos feux salutaires;
De la nature ici les pères triomphans,
Sans pleurs, au fer sacré présentent leurs enfans.
Et toi, ministre saint, ta piété chancelle!

Romps le charme, et détruis ton idole mortelle.
Où fuiras-tu l'objet dont tes yeux sont blessés,
Si la mort ne l'enlève à tes vœux insensés?
Il attriste tes jours, il te trouble en tes veilles;
Ton ame, ton esprit, ta vue et tes oreilles
Sont frappés en tous lieux de sa voix, de ses traits:
Tu languis enchaîné par d'indignes attraits,
Tandis que l'on te croit, dans ta forêt profonde,
Libre du joug des sens, mort aux desirs du monde.
Jure enfin d'obéir aux célestes décrets,
D'immoler la victime.

OROVÈSE.

Oui, je te le promets.

SCÈNE V.

OROVÈSE, CLAVIS, ISULE, ÉGÉSILE, PRÊTRES, PEUPLE *portant des armes et des torches ardentes.*

ÉGÉSILE, *à sa sœur.*

A peine si je puis me traîner sur ta trace...
Je ne me soutiens plus.

ISULE.

Epargne-moi, de grace.
J'espérais de ces lieux écarter tes douleurs:
Ne m'as-tu pas promis de retenir tes pleurs?
Tu tiens mal tes sermens.

ÉGÉSILE.

Hélas! cette heure horrible,
Ce peuple, ces flambeaux, cet appareil terrible,
Chaque instant qui s'enfuit et qui t'enlève à moi,
De mes sens étonnés tout augmente l'effroi.

En vain à ces adieux j'apprêtais mon courage;
Que j'étais loin, ma sœur, de m'en faire l'image!

CLAVIS, *à Isule.*

Reçois nos derniers vœux... monte au trône éternel,
Envisage sans peur un trépas solemnel :
Crois-moi ; dans les revers que les humains éprouvent,
Crois-en mon amitié, mes larmes te la prouvent,
Heureux qui se soustrait au dévorant ennui
D'un cœur qui hait le crime, et vainement l'a fui!
Heureux qui, terminant sa carrière mortelle,
Porte au tombeau l'honneur d'une vertu fidelle,
Et près de ses aïeux va sommeiller en paix,
Sans craindre les tourmens réservés aux forfaits!
La vie a trop d'écueils, nos vœux trop de caprices,
Nos plaisirs d'amertume, et l'homme d'injustices,
Pour redouter jamais, dans nos profonds dégoûts,
La faulx qu'à chaque pas le tems lève sur nous.

ISULE.

Je ne regrette plus que ma trame s'achève:
Du séjour des vivans que Teutatès m'enlève.
Toi, ne prends point du deuil le triste vêtement,
Ma sœur ; de tes cheveux conserve l'ornement.

ÉGÉSILE.

Tu descends chez les morts, hélas! et tu peux croire...

ISULE.

Non, je m'élève au ciel : ma mort fera ta gloire.

ÉGÉSILE.

Que me dis-tu ! pourrais-je en un calme odieux
Voir la tombe...

ISULE.

Ma tombe est l'autel de nos dieux.

ÉGÉSILE, *la tenant embrassée.*

A te quitter jamais il n'est rien qui m'oblige.

ISULE.

Eloignez-la.

ÉGÉSILE.

Ma sœur !...

ISULE, *toute en larmes.*

Eloignez-la, vous dis-je...

(On entraîne Égésile éplorée.)

Portez le fer aux mains du sacrificateur.

(Un des prêtres va porter le couteau sacré à Orovèse.)

OROVÈSE.

Que les maux de ce jour tombe sur leur auteur !
(Avec joie.)
O ciel ! tu me remets enfin pour ta vengeance
Ce fer que desirait ma juste impatience !

ISULE, *devant l'autel.*

Orovèse, frappez ; mon sein attend vos coups.

OROVÈSE, *avec tendresse.*

Des mains de l'éternel ouvrage aimable et doux,
Quelle haine te livre à la mort menaçante ?
Est-ce toi qu'en victime à nos yeux on présente ?
De ton front pâlissant dissipe les douleurs,
Dépouille et jette là ces voiles et ces fleurs :
Les cieux n'ont pas voulu condamner l'innocence.
Non, peuple, un sang moins pur doit laver leur offense.

De la beauté d'Isule aveuglément épris,
Ma mort va racheter ses jours que j'ai proscrits.

CLAVIS.

Insensé!

OROVÈSE.

Puisse, ô dieux! cet aveu qui m'accable
A d'éternels tourmens dérober un coupable!

ISULE, *hors d'elle-même.*

Cruel!... à ton exemple, en mes derniers momens,
Je déclarerai donc mes secrets sentimens.
D'une pareille amour mon ame était saisie:
Un dieu voulut me perdre, et non ta jalousie.
Ce cœur, long-tems trompé, sentit avec effroi
Qu'il brûlait, soupirait et languissait pour toi.
De mes respects soumis j'ai reconnu le piège:
O crime! ô d'un druide amante sacrilège!
Au culte des autels me laissant asservir,
J'adorais leur ministre, et croyais les servir.
Mes penchans prévenaient ta volonté jalouse;
En me donnant au ciel je restais ton épouse.
Ton amour me parla sans m'inspirer d'horreur:
J'aimai tes feux jaloux, ton aveugle fureur,
Ta solitaire vie aux pleurs abandonnée;
J'aime jusqu'à ma mort... que je t'ai pardonnée.
Peuple, que par mon sang vos autels soient vengés!

OROVÈSE.

Peuple, c'est par moi seul qu'ils furent outragés:
A mes dernières lois obéissez encore......
Que soudain le bûcher s'allume et me dévore.

(Les soldats mettent le feu au bûcher.)

OROVÈSE *prend le couteau des autels.*

Tranchons avec ce fer le coupable lien...

SCÈNE VI.

OROVÈSE, CLAVIS, ISULE, ÉGÉSILE, CLODOER *perçant la foule avec ses soldats.*

CLODOER.

Audacieux ! quel sang vas-tu verser ?

OROVÈSE.

Le mien.

(Il se poignarde.)

Applaudis au trépas de ton rival infame...
Je l'aimais... c'est moi seul que la tombe réclame.

CLAVIS.

O mon cher Orovèse !

ISULE.

O spectacle abhorré !

CLODOER.

D'un juste châtiment sa main l'a délivré :
Laissez-le se plonger dans la nuit éternelle.
Suivez ces défenseurs, dont l'intrépide zèle,
Brûlant de vous ravir à leurs coups meurtriers,
Venait...

ISULE, *avec les accens du désespoir.*

Laissez-moi, prince ! et vous tous, ô guerriers !
Que dans vos nobles cœurs toute pitié se taise...
C'est pour moi, c'est par moi que périt Orovèse...

Par de derniers sermens enchaînons nos deux cœurs....
Triste hymen ! nœud sanglant ! tu n'es pas sans douceurs !
Quand Orovèse expire aimerais-je la vie ?...
Ah ! ce fer...

(Elle saisit le couteau sacré, et se frappe.)

CLODOER, *vivement.*

Sauvez-la.

CLAVIS, *avec attendrissement.*

Que leur crime s'expie,
Et que soient effrayés de ce comble d'horreurs
Ceux qui d'un fol amour écoutent les fureurs !

FIN.

NOTES.

Acte Ier, scène IV, page 31.

CLAVIS.

Il vit seul, m'a-t-on dit.

ISULE.

Quoi ! seul ? privé de soins ?

ÉGÉSILE.

Quel bien lui reste donc ?

ISULE.

Sa sagesse humble et pure.

ÉGÉSILE.

Quel confident secret, quel ami ?

ISULE.

La nature.

Ce mot a servi de premier signal au murmure élevé contre ma tragédie, et le dirai-je ? parce que des esprits prévenus ont cru qu'il annonçait un ouvrage philosophique. La nature rappelle en effet à la philosophie; et la haine qu'on a pour la philosophie raille jusqu'au nom de la nature.

On a lieu de croire que si l'on entendait aujourd'hui, pour la première fois, Iphigénie, on rirait à ce vers qu'elle adresse à son amant en lui parlant de Troie :

« Allez, et dans ses murs vides de citoyens, »

Car l'abus qu'on a fait de ce titre de citoyen est tel, qu'on ne se souvient plus de ce qu'il a de noble : l'esprit de parti, qui prend tout de travers, détruit tout.

Même scène, page 32.

Ah ! nos crimes présens, affligeant sa pensée,
Rejettent son esprit vers l'histoire passée;

Ce second vers a soulevé mes juges. Je le conserve, parce que j'ignore la raison de leur mécontentement : les grosses plaisanteries qui ont interrompu la scène ne m'en ont rien appris. Il est rare que le ton des persiffleurs

du jour vaille celui de la plus mauvaise pièce : les femmes sont à plaindre d'y sentir leurs oreilles exposées.

Tout le reste de l'acte a été fort applaudi, ainsi que le commencement.

Acte II, scène II, page 38.

CLAVIS.

L'homme instruit par le ciel....

OROVÈSE.

Hé quoi! l'impur serpent
Fait-il parler le ciel qu'il regarde en rampant ?

Un sifflement a semblé me répondre *oui :* comme si c'eût été un sacrilège d'en douter!

Même scène, page 40.

OROVÈSE.

Embrasse ton ami ; garde son souvenir.

Vers sifflé : je cherche encore pourquoi.

Scène III, page 47.

OROVÈSE, *apercevant Isule.*

C'est-elle!
Arrache-moi d'ici.... Malheureux!.... je chancelle....

En cet endroit, murmures, agitation extrême. Certes, on n'eût pas dû trouver si extraordinaire que le saisissement qui s'empare d'Orovèse lui ravît l'usage de ses sens et la parole, et que Clavis entraînât soudain Isule loin de lui, pour prévenir ses aveux sacrilèges : le théâtre offre d'ailleurs beaucoup d'exemples de ces artifices, pour reculer vers le milieu d'une tragédie les principales scènes qui en développent la grandeur.

Le second acte, suffisamment rempli par les aveux passionnés d'Orovèse, engageait assez le fil de l'intérêt; et la force du nœud doit rarement, par une sage économie, s'accroître avant le troisième acte, quand on en a cinq à fournir. La marche que j'ai suivie est régulière ; mais on exige à présent qu'une tragédie coure comme un drame ou un opéra, ou plutôt on voulait ma chûte; et si j'eusse précipité les choses dès le commencement, on m'eût alors reproché d'avoir, en écolier, jeté d'abord tout mon feu.

Je pense que les auditeurs du vieux théâtre Français auraient prévu et même approuvé ce dessein de retarder l'entretien d'Orovèse et d'Isule,

pour en redoubler l'intérêt : ils ne m'eussent condamné que si j'avais ensuite trompé leur attente par une scène froide ou vide.

Scène IV, page 48.

OROVÈSE.

C'était son même éclat et sa tête charmante !...

Des ris ont accueilli cette expression, *sa tête charmante* : elle n'est pourtant ni nouvelle ni déplacée où je l'ai mise. Racine, toujours si délicat dans le choix des mots, l'emploie lui-même; et, de plus, il la prête à Phèdre, qui s'en sert en parlant d'un homme. On l'eût donc aujourd'hui sifflée dans sa bouche, comme du tems de Pradon, et comme on a sifflé dans la bouche de Thésée, apercevant son fils qu'il ne peut croire adultère,

« . . . . A ce chaste maintien
« Quel œil n'y serait pas trompé comme le mien ! »

L'épithète de *chaste*, si bien à sa place, n'en fut pas moins huée. L'auteur y substitua celle de *noble*, qui ne veut rien dire là, pour faire taire ceux qui ne savaient ce qu'ils disaient.

Tout ce second acte avait encore été fort applaudi.

Acte III, scène Ire, page 51.

Isule dit en parlant d'Orovèse frémissant à sa vue :

Il veut parler, et pleure ; il fait un pas, et tombe.

A ce vers, le tumulte s'est renouvelé. Il m'est indispensable d'entrer ici dans quelques détails.

On a vu ci-dessus que trois ou quatre vers fournirent eux seuls des prétextes aux cabaleurs que déconcertaient souvent les applaudissemens obtenus dans les deux premiers actes, et l'intérêt excité par la passion du grand-prêtre. Je pénétrai le dessein formé de m'enlever l'attention des spectateurs, nécessaire au prestige des scènes qui s'avançaient. Ce fut alors que je descendis au théâtre pour m'emparer du manuscrit, après avoir inutilement demandé déjà que l'on baissât la toile : je le dérobai, et les acteurs continuèrent quelques instans malgré moi ; mais je présumais bien que leur manque de mémoire, leur inquiétude, et le bruit termineraient bientôt ce scandale. Revenons à l'examen du jugement : j'ai tout regardé, tout écouté en spectateur froid, et j'écris des faits qui n'ont eu que trop de témoins.

Le vers cité en tête de cette note a de la précision, et ne méritait pas les huées; mais je le suprime, parce qu'il s'attache à quelques autres que le vrai public a justement censurés. Isule y racontait longuement la courte apparition d'Orovèse. L'avis général m'a paru profitable; je m'y suis montré docile.

I S U L E.

Était-ce lui, ma sœur? Hélas! te souviens-tu
De ce front où brillait sa suprême vertu,

Vers qui a excité la plus profonde indignation : je ne l'aurais pas deviné.

Quand des fils de Bardus touchant les harpes d'or...

Le nom du premier des Bardes a déplu : je l'ai ôté.

Il gémit à l'écart, plongé dans les langueurs
De la mélancolie, abime de nos cœurs.

Abime de nos cœurs, expression vague et du goût anglais : je l'ai changée.

Scène IV, page 58.

C L O D O E R.

Sur les Bretons épars nous fondons à la fois.
Surpris dans la vallée, ils couraient vers les bois:
Mais, rejetés par nous des bois dans la vallée,

Ces vers, qui ont courroucé mon parterre, me paraissent bons : ils peignent bien ce qu'il m'a fallu peindre, et le retour des mêmes mots y produit même un bel effet. Je les laisse tels qu'ils étaient.

La fin de ce récit présentait un tableau que de fatals souvenirs rendent insupportable; mais il offrait une peinture fidelle des batailles de ces barbares qui combattaient corps à corps. Si mes juges se fussent rappelé leur *Plutarque*, ils eussent moins accusé mon imagination. Le détail qui suit ralentissait l'action de la pièce : des critiques sages me l'ont fait remarquer, et je me soumets à leur conseil en le retranchant.

Un roi pâle et hideux ralliait les Bretons:
Je l'aperçois, l'atteints; tous deux nous combattons.
Il m'échappait; mon bras dans sa course l'arrête:
De son corps tout blessé je sépare sa tête;
Je m'élance, et, tenant cette tête à la main,
Dans les rangs que j'abats je me fraie un chemin.
Mon coursier, ma fureur, ce fer de sang avide,
Ce débris dégoûtant, échevelé, livide,
Mes soldats qu'irritaient mes cris et mes regards,
Renversent l'ennemi fuyant de toutes parts.

Alors..... oh ! quel aspect de pitié, d'épouvante !
Des femmes, oui, j'ai vu leur troupe menaçante,
L'œil ardent, l'air farouche, écumant de courroux,
Tendre la gorge au fer de leurs lâches époux,
Sous les pieds des chevaux se mêler aux batailles ;
Là, d'enfans malheureux déchirer les entrailles ;
Là, jeter sous des chars les doux fruits de leurs flancs,
Et mourir de leurs mains sous des couteaux sanglans ! »

Même scène, page 60.

L'épithète *superbe*, employée par Clodoër en parlant de lui-même, a scandalisé ceux qui, ne sachant pas leur langue, donnent à cet adjectif l'acception de *beau*, *magnifique*. Les ignorans créent bien d'autres synonymes à leur usage. *Ses superbes oreilles*, hémistiche de Racine, auraient effarouché quelques ânes.

Les prêtres rassemblés absoudront, je le crois,

Vers qui a révolté : cela m'a fait rire.

Scène V, page 62.

EGÉSILE.

Sage druide, et vous, ô ma sœur, écoutez :

Vers qui a mis mon parterre en fureur.

Ici tout s'est décomposé, tribunal, juges, pièce et acteurs : on grimpait sur les bancs, on criait, on se battait. Les acteurs, perdant la mémoire, et n'ayant plus ni manuscrit devant eux, ni silence à espérer dans la salle, sont revenus vers moi dans les coulisses, où je ne songeais qu'au moyen de soustraire aux profanations de tant d'énergumènes le nœud et les mystères de ma tragédie.

Telle est la grave condamnation portée en un instant sur deux actes et demi d'un ouvrage fruit de quelques années et de laborieuses méditations. J'en appelle aux gens de bonne foi : eût-il été rempli de fautes, il les fallait connaître pour les punir.

De la première édition d'Agamemnon à la seconde, j'ai corrigé dans cette tragédie plus de soixante vers; il en reste sans doute à épurer encore, et pourtant aucun d'eux n'a mis son sort en péril devant un public attentif et *impartial*.

Les chefs-d'œuvres de nos maîtres brilleraient-ils sur la scène si le

caprice et le faux savoir en eussent épluché les hémistiches, et n'eussent pas laissé le droit à la raison éclairée d'en examiner la contexture et le plan ? Que de beaux calculs seraient trompés ! que de longs et riches développemens dérobés !

J'ai dû m'empresser de reprendre mon manuscrit : cet exemple peut devenir utile aux auteurs qu'on refusera d'écouter avec bienséance; et l'ordre enfin se rétablira.

Le lendemain de la représentation d'Isule, beaucoup de personnes, qui sont à leur insu les échos des folliculaires, ont répété ce que ceux-ci disaient, que ma tragédie était inintelligible. Remarquez que ce reproche s'annulle de lui-même, puisque tous les articles qu'ils ont écrits sur elle présentaient l'extrait exact de ce qu'on en avait vu. J'aurais donc lieu de vanter ou la netteté de mon exposition, ou leur sagacité d'esprit surnaturelle, si mon sujet n'était d'ailleurs très-simple.

Ils m'ont blâmé de n'avoir pas puisé mon sujet dans des annales consacrées : ignorent-ils que la seule peinture des mœurs rend une pièce historique? Qu'ils examinent avec quel scrupule j'ai tracé, selon l'époque, les usages des Gaulois, sans en faire aucune description : leurs moindres habitudes y sont conservées, ainsi que leurs lois; leurs druides les gouvernent; ils s'égorgent pour leur dieu; des oracles superstitieux les bannissent; ils ne sont que guerriers, et n'ont point d'arts; des voisins féroces les chassent de leurs villes incendiées; une belle captive, le sceptre et le titre de roi sont le prix d'une victoire. Tout cela ne caractérise-t-il pas une nation encore barbare?

Ils ont ajouté que la marche de mes deux premiers actes était trop lente : il me semble que, pour la mesurer, il faudrait la suivre sans interruption; car les disputes, les cris, le bruit du parterre, qui se mêlaient au dialogue des acteurs, le prolongeaient fort mal à propos. Je me serais volontiers passé de ces longueurs. Qui me nierait que j'aie eu, ce jour-là, le droit de répéter après Horace:

« Si foret in terris, rideret Democritus...
« . . . .
« Spectaret populum ludis attentiùs ipsis,
« Ut sibi præbentem mimo spectacula plura:
« Scriptores autem narrare putaret asello
« Fabellam surdo : nam quæ pervincere voces
» Evaluere sonum, referunt quem nostra theatra?»

Le poëte latin que je cite, cet oracle des poëtes, ne leur a laissé de si bons préceptes que parce qu'il fut expert dans leur art : il confond

souvent les docteurs qui se donnent l'air d'enseigner ce qu'ils ont besoin d'apprendre. *Chacun son métier.*

« . . . . Tractant fabrilia fabri :
« Scribimus indocti, doctique poemata passim. »

Les savans ne condamneront jamais en un poëte l'heureuse audace d'innover soit dans le sujet, soit dans le style d'un ouvrage.

« Quod si tàm graiis novitas invisa fuisset,
« Quam nobis ; quid nunc esset vetus ? aut quid haberet
« Quod legeret terreretque viritim publicus usus ? »

Et dans l'épître sur l'art poétique, Horace approuve, conseille même ces mariages de mots, d'où naissent leurs significations nouvelles.

« Dixeris egregiè, notum si callida verbum
« Reddiderit junctura novum. »

Ce secret n'est pas même inconnu des bons prosateurs.

Oserai-je dédaigner la puérile réserve qu'on garde en parlant, avec une fausse modestie, de ce qu'on a produit ? oserai-je dire qu'il me faut renoncer à l'art que j'ai cultivé toute ma vie, si je m'égarai en traçant la scène du troisième acte, où le jaloux Orovèse dévoue sa maîtresse au fer des autels, et celle où, lui déclarant un amour qui excuse sa cruauté, il s'abandonne avec elle à une joie d'être aimé que sa mort prochaine rend si pathétique ?

Je ne me flatte pas d'inventer jamais un personnage au-dessus de ce grand-prêtre amoureux et poëte, dont le langage doit être hautement inspiré par son dieu, et par sa passion, et par son génie. Les lecteurs et le tems prononceront : s'ils deviennent favorables à ma tragédie, je répondrai avec insouciance à tous les détracteurs d'Isule par ce seul vers du bon La Fontaine,

« On ne peut contenter tout le monde et son père. »

et peut-être par ceux-ci de Térence :

« Dehinc ut quiescant, porro moneo ; et desinant
« Maledicere, malefacta ne noscant sua. »

Adieu donc, mon cher lecteur. Dites-moi ce qu'une si minutieuse attention aux minutieuses remarques des faux critiques a de commun avec la poésie.

« Favete, adeste æquo animo et rem cognoscite. »

N'oubliez pas que, lorsque j'accuse, en ces notes, *mon parterre*, il ne s'agit pas du parterre irrécusable dont j'attendais les leçons, mais du parterre qu'on m'avait fait.

FIN DES NOTES.